





Universitas
BIBLIOTHECA
Cittaviensis

Francis

for J. J. de L. L. L.

Coll. spec.



BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

*On trouve chez les principaux Libraires,
les Romans les plus curieux & les
plus intéressans, en petit format, dont
les principaux sont :*

- L'**ORPHELINE ANGLOISE, 4 vol.
Mémoires de Mademoiselle de Bontemps, 2 vol.
Les Amusemens des Eaux de Spa, 5 vol.
Les Confessions de Villefort, 1 vol.
Les égaremens du cœur & de l'esprit, 2 vol.
La Nuit & le Moment, ou les Matines de Cythere,
1 vol.
La Poupée, par Bibiena, 1 vol.
Histoire amoureuse des Gaules, de Buffi-Rabutin,
6 vol.
Histoire du Chevalier de Ravanne, 4 vol.
Les Amours d'Henri IV, 2 vol.
Le Roman comique de Scarron, 4 vol.
Les Nouvelles Tragi-Comiques du même Auteur,
2 vol.
Les Contes & Romans de Voltaire, 4 vol.
Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.
Angola, Histoire Indienne : on lui a ajouté
Acajou & Zirphile, 2 vol.
Les Confessions du Comte de ***. par Duclos,
2 vol. en un.
Thémidore, 2 vol. en un.
Le Grelot, ou les &c. &c. 1 vol.

Guiard de Servigné, Jean Baptiste
L E S

SONNETTES,

O U

M É M O I R E S

DE MONSIEUR

LE MARQUIS D'***,

*Auxquels on a joint l'Histoire
d'une Comédienne, qui a quitté
le Spectacle ; & l'Origine des
Bijoux indiscrets, Conte.*



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXI.

PQ
1987
.G5356
1781

coll. spec.

A

M O N S I E U R
 L E D * * *

Qui a inventé la maniere de
 poser les Sonnettes, &c.

M O N S I E U R,

*C*E n'est ni l'intérêt, ni la flatterie qui
 vous dédie cet Ouvrage ; je ne vous
 connois que par l'ingénieuse Enseigne,
 qui vous a acquis une réputation si bril-
 lante, & si bien méritée. Toute l'Europe
 retentit de votre nom, autant que de vos
 Sonnettes : l'art de les placer vous doit
 sa perfection ; par la force de votre
 génie, jointe à un grand nombre d'expé-
 riences, vous êtes venu à bout de les

A

poser dans le lieu le plus difficile. Si je ne craignois de blesser votre modestie, je m'étendrois sur l'utilité de votre talent ; je ne parlerois pas seulement des malades & des paresseux, à qui vos Sonnettes apportent tant de soulagement ; je m'attacherois sur-tout aux avantages qu'en retirent nos Dames, soit pour se défaire d'un Amant importun, soit pour feindre de résister aux entreprises d'un Amant chéri. Mais il est rare que vos Sonnettes servent pour le premier cas ; on sait à quoi s'en tenir sur cette façon de parler : Finissez donc, je vais sonner.

Je vous dois en mon particulier, Monsieur, une éternelle reconnoissance ; j'ai profité de votre idée ; mes Sonnettes sont votre bien, il est juste que je vous en rende un hommage public.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
Serviteur D****.

P R É F A C E.

Q u'o n déclame tant que l'on voudra contre les Préfaces, l'usage en subsiste ; il en est comme des préjugés toujours combattus, & toujours suivis.

Celui - là même qui hait les Préfaces, en fait une, quand il dit qu'il n'en veut point faire.

Il me semble que les esprits, comme les sens, veulent être préparés. Retranchons de l'Architecture, les Vestibules & les Portiques ; détruisons les Avenues de ce Château superbe ; ôtons à la Musique & à l'Amour ces préludes charmans, qui valent souvent mieux que ce qui

4 P R É F A C E.

les suit ; n'aurons-nous pas perdu de nos plaisirs ?

Les Préfaces , dites-vous, sont ennuyeuses ; c'est que peu de livres n'en ont pas , & que peu de livres sont bons.

Il y auroit , selon moi , deux regles à suivre dans une Préface ; ce seroit de ne point blesser l'amour-propre des Lecteurs , en prenant avec eux le ton d'avis & d'instruction ; ce seroit de faire en sorte que l'amour - propre de l'Auteur se montriât sans excès , & sans fausse modestie.

Au contraire , un Auteur , pour peu qu'il croie mériter l'attention du Public , (& il le croit toujours) prend le soin de nous instruire des plus petites circonstances qui ont fait éclore son Ouvrage , ou bien *ce sont*

des promesses qu'il remplit en le publiant : que fait-on de tout ce qu'il a d'intéressant à nous dire ? il parle long-tems de lui-même ; le plaisir qu'il y trouve , l'arrête délicieusement : il compte sur notre indulgence ; mais d'un autre côté il augure si mal de notre sagacité , qu'il nous fait essuyer jusqu'à l'explication des Frontispices , des Fleurons & des Vignettes.

S'il est vrai que Montagne ait plû , en nous donnant l'histoire de son cœur ; s'il est constant que la plupart des Ecrivains se soient peints dans leurs Ouvrages , pourquoi me refuserois-je ici la satisfaction de dire que j'ai suivi en ce point mes Maîtres & mes modeles ? Le sentiment a conduit ma plume ; c'est lui

6 *P R É F A C E.*

qui m'a guidé , tantôt dans des routes fleuries , tantôt dans des endroits propres à rêver ; c'est lui qui est dans le cœur de mes Lecteurs , & qui me rassure contre les fautes que j'ai pu faire.





LES
SONNETTES,
O U
MÉMOIRES
DE MONSIEUR
LE MARQUIS D'***.

PREMIERE PARTIE.

MA maison établie depuis plusieurs siècles dans la Province de Bourgogne, y possède des biens considéra-

bles. Quatre freres que j'avois ayant pris le parti des armes convenable à leur naissance , ont péri successivement depuis la bataille de Fontenoi. Le Baron D'***, frere de mon pere , a vu son fils unique enlevé par le même sort à la fleur de ses années. Ces coups funestes qui se sont suivis rapidement, ont porté la désolation dans le sein de notre famille.

La nouvelle de la mort de mon dernier frere, détermina mon pere à me rappeler de Paris , où je faisois mes exercices. Il fallut obéir, quoique j'en pressentisse les suites. Le séjour de la Province dont j'étois menacé, pouvoit bien me faire regretter celui d'une ville qui est regardée comme le centre du goût & des arts, pleine de beautés de mille genres, pour lesquelles je commençois à avoir des yeux. Mais l'image d'un pere accablé de douleur, me fut seule présente. Je songeai qu'il n'avoit que moi pour essuyer ses larmes , & dans quel état le trouvai-je ? La tristesse lui avoit fait une telle im-

pression , qu'il en étoit tombé malade dangereusement. Je frémis , je me crus au moment de tout perdre , quand j'aperçus le péril où l'auteur de mes jours étoit exposé. Souvenir de ma douleur , que vous m'êtes cher , & que j'aime à me rappeler les vives émotions dont je fus agité ; je ne crains point que l'on nomme foiblesse des sentimens si capables de faire honneur à la nature.

Nos soins redoublés des Médecins , mais sans doute plus que tout le reste , la bonté du tempérament me rendit mon pere , & il fut bientôt hors de danger. Sa tendresse me retenoit continuellement auprès de lui ; je trouvois une douce satisfaction à m'acquitter de ce devoir. Un jour qu'il étoit encore mieux qu'à l'ordinaire , & que je lui en marquois ma joie : vous voyez , me dit-il , mon fils , à quels dangers je viens d'échapper , le mal a pensé consommer ce que le seul chagrin auroit dû faire ; mais c'est en vain que nous fuyons notre terme , ce même chagrin , en hâtant la

vieillesse, va bientôt me ramener au point que vous croyez reculé : n'espérez pas que je survive long-tems à des pertes si sensibles. C'étoit peu d'avoir versé presque tout mon sang pour mon pays, il falloit encore en perdre de plus précieux. J'ai vu les miens périr l'un après l'autre, le sort cruel a compté les coups qu'il me portoit, vous seul me restez, mon cher fils; mais pourrai-je vous conserver? vos freres vous ont tracé une route funeste; vous irez comme eux, chercher la gloire & la mort. Gloire vaine à laquelle on sacrifie les sentimens les plus chers, & qui nous rend victimes à notre tour de passions étrangères, puis je attendre que quelqu'un me fermera les yeux.... Ah, mon pere, lui dis-je, avez-vous cru que votre fils vous abandonnât jamais? vous que j'aime uniquement, & que j'ai tant de raisons d'aimer, ce seroit m'arracher à moi même, ce seroit outrager la nature, & cesser d'être votre fils; ma premiere gloire est d'avoir un cœur sensi-

ble : vivez , & puiffai-je contribuer à votre bonheur , en égalant votre tendrefſe par la mienne.

Les affurances que je donnai à mon pere de reſter auprès de lui , ne ſervirent pas peu à le rétablir : Le calme de l'ame & la joie ſont un baume qui diſtille ſur tous les maux. Le Baron D'*** mon oncle , que la lenteur des Juges , & les détours artificieux d'un adverſaire , avoient long-tems retenu au Parlement de arriva dans ces tems , & vint ſe réjouir avec mon pere de ſa convaleſcence ; dans la ſuite , il ne crut pouvoir mieux faire que de vivre avec nous , & nous ne fîmes plus qu'une maiſon. Le Baron étoit un homme de cinquante ans , d'une humeur égale & enjouée ; il avoit ce bon ſens affaiſonné de pénétration qu'on devroit nommer eſprit , ſi on n'abusoit pas des termes. Sa converſation amuſoit en inſtruifant , ſans qu'il prétendît ni l'un ni l'autre ; chez lui la ſcience étoit aimable , & la probité ſans rudeſſe ; il avoit autrefois vécu à la Cour , & c'eſt faire ſon éloge ,

que de dire qu'elle ne l'avoit point gâté; quoiqu'il eût mille fois souffert de la méchanceté de ses ennemis & de l'ingratitude de ses amis, il n'avoit pas cessé d'être bon & généreux. Les qualités de mon pere, quoique moins brillantes, s'accordoient aux siennes; & la plus tendre amitié unissoit ces deux freres que l'intérêt auroit pu diviser suivant l'usage. Le Baron parut content de moi, & de l'emploi de mon temps à Paris. J'avois fait entrer dans mon éducation la plupart des connoissances dont mon âge étoit susceptible; l'étude des langues polies, & la lecture des meilleurs ouvrages m'avoient utilement occupé; j'en avois acquis la facilité de m'énoncer: la Musique, la Peinture & la Poésie varioient mes amusemens; mon extérieur étoit décent, & je me présentais de bon air, grace aux leçons de mes maîtres. Depuis la mort de son fils, le Baron me regardoit comme le sien; je lui devins plus cher encore quand il me connut: dès-lors il se fit une affaire principale d'éclairer

d'éclairer ma jeunesse, & de donner les derniers traits à mon éducation. Il fa-
voit que la route du cœur est celle de
la persuasion, & que les conseils des
personnes que nous aimons, sont tou-
jours les mieux suivis. Il n'épargna rien
de ce qui pouvoit le faire chérir, s'il
ne l'eût été déjà. Il étudioit mes de-
sirs & mes penchans, & il s'empres-
soit à les satisfaire. Il me portoit à entrete-
nir des correspondances à Paris pour le
nouveau dans tous les genres. Le goût,
disoit-il, est une faveur du Ciel, comme
les graces; mais si l'art bien entendu
peut ajouter aux graces, le goût natu-
rel n'a pas moins besoin de culture; il
se raffine par le commerce du bon &
du beau: jamais on n'a pensé plus déli-
catement que dans notre siècle; mais
nos ouvrages ont moins de force que
ceux des anciens, jamais les sciences
n'ont été enseignées d'une méthode plus
claire, ni plus simple, mais nous som-
mes moins heureux en découvertes. Il
est bon qu'aux modeles de l'antiquité,

vous joigniez les productions nouvelles, pour apprécier les unes & les autres, & pour juger avec sûreté de l'état présent des beaux arts, de leurs progrès & de leurs décroissemens. Il n'y a peut-être point de plaisir plus sensible pour l'esprit, que celui de la comparaison, point de voie d'instruction plus facile.

C'est à peu-près ainsi que le Baron me rendoit les sciences agréables, non qu'il voulût faire un savant, il vouloit quelque chose de mieux. Je touchois à cet âge critique, où le germe des passions se développe dans le cœur. Le Baron connoissoit de quelle vanité fut toujours le projet de les détruire; il tenta seulement de faire changer d'objet à ces passions, & de tourner au profit de l'étude, des desirs & des mouvemens inséparables de notre être. De même un Chymiste industrieux se rend maître de l'élément dont il attend ses richesses, sans l'étouffer, & sans permettre qu'il s'évapore, il lui fournit des

alimens, & captive son action pour la rendre utile à ses desseins.

Mon pere seconda les intentions du Baron, il fut résolu que nous passerions une partie de la belle saison à S. C.... Cette Terre, située à dix lieues de la Ville, est le plus aimable désert qui puisse consoler de l'absence du monde, si pourtant on doit regarder comme désert un lieu où nous étions entourés des beautés de la Nature. Là elle s'offroit à nos regards avides sous mille figures différentes ; ou si elle vouloit encore nous cacher quelques trésors, les sciences que nous appellions, pouvoient bientôt écarter ses voiles. L'ingénieux Tournefort, Réaumur, Pluche, & tous ces hommes célèbres qui ont appris à leurs égaux à voir & à connoître l'univers, venoient au secours de notre curiosité, la contenter & l'exciter de nouveau sur des merveilles dignes d'occuper incessamment nos esprits. Là nous pensions profondément, ici nous jouissions de l'heureuse liberté de ne

penfer à rien ; dans un autre tems nous nous livrions aux amusemens champêtres. Un ciel pur & ferein, un enchaînement de côteaux tapiffés de vignobles, un ruiſſeau qui ſerpente dans les fleurs, des arbres touffus, dont les bras entrelaſſés forment un ombrage éternel, le ramage varié des habitans de l'air, le bêlement & les jeux des troupeaux, je ne ſai quoi de divin qui anime les campagnes dans les beaux jours : voilà les images riantes qui m'entretenoient, c'étoient mes paſſions & mes richesses. Plaiſirs des premiers âges, préſentés par l'innocence, & goûtés avec tranquillité ; ancien patrimoine de l'homme, qu'il a négligé pour des acquiſitions plus brillantes & moins ſûres.

Je paſſai quelque tems de la ſorte, entre la Nature, mon pere & le Baron, me livrant tour-à-tour à des objets auſſi chers, ſans qu'aucun deſir vînt m'apprendre qu'il y avoit ailleurs d'autres biens pour moi. Tout genre de vie adopté par l'habitude, nous devient

nécessaire ; je vantois les douceurs de notre retraite au Baron , je le priois de les prolonger. Il est à craindre , me dit-il , que vous ne preniez trop de goût pour la vie privée ; en convenant de ses avantages , il faut dire aussi que son uniformité peut conduire à l'indifférence & à la paresse. Que deviendront les devoirs mutuels qui enchaînent tous les hommes ? les êtres qui ont les mêmes besoins , doivent être unis par leurs propriétés : le commerce , ame universelle , est pour eux un bien aussi précieux que l'existence , puisqu'il fait leur conservation. Citoyen du monde , vous n'êtes pas né pour y rester spectateur inutile , vous vous devez à vos pareils , qui vous entourent , & ils ont droit d'exiger l'emploi des facultés dont vous êtes doué. Pour que cette obligation parût moins dure , celui qui a formé nos cœurs , y a mis des passions dont les nuances sont aussi diversifiées que nous. L'amour , l'amitié , l'ambition , la gloire , nous forcent ,

quoique librement, à faire de bonnes actions ; de-là les tendres noms de pere, d'époux & d'ami ; les titres de Héros , de pere de la patrie , de grand général , & de sage Ministre. Il faut donc qu'entre les états , vous choisissiez le plus conforme à la solide gloire & à votre naissance : suivant les idées de la Nation , il paroît que vous n'avez qu'un parti , celui des armes... Ah ! Monsieur , lui dis-je , souffrez que je vous interrompe , le parti des armes , quelque beau qu'il semble , ne sera jamais de mon goût ; je fais que mes idées à ce sujet vous paroîtroient singulieres ; si je les rendois publiques, on pourroit me soupçonner de foiblesse d'ame , ou ceux qui me verroient attaquer de front un préjugé si ancien , m'accuseroient de folie tout au moins. Je ne dis point comme nos prétendus Politiques, toujours extrêmes & toujours mécontents que la guerre est une source de maux sans nombre , un prétexte à mille impôts , un jeu entre les Souverains , qu'ils font durer autant que leur avarice , leur

luxes & leurs autres passions l'exigent, un moyen d'établir le despotisme, en tenant la Noblesse dans la dépendance, & les Peuples dans la misère. Je me garde de traiter cette matière d'après de semblables principes, & je me borne à en parler comme tout homme privé peut le faire, à proportion de l'intérêt qu'il a dans les affaires publiques. La crainte qui a formé les premières sociétés, & qui est l'origine des loix, cette crainte qui a fait les Dieux, pour me servir figurément des paroles d'un ancien, c'est cette même crainte qui a fait les armes, la gloire & les triomphes. Il est nécessaire de donner un frein à la cupidité; & dans ce sens, je conviens qu'il faut des Guerriers en un Etat; qu'il en faudroit même dans une société particulière & uniquement composée d'hommes raisonnables, à moins qu'ils ne fussent séparés des autres hommes, & transplantés dans une île inaccessible; mais moi qui juge du bien & du mal suivant l'état actuel du monde, moi qui vois en ouvrant l'histoire

de tous les siècles , tant de malheurs produits par les guerres , & presque pas un bon effet ; moi , dis-je , qui en descendant en moi-même , trouve que la barbarie est inséparable de ces meurtres , de ces contributions , ou ce qui est la même chose , de ces rapines , je décide que mon cœur ne pourroit jamais accorder avec tant de vices le désintéressement & l'humanité , & je veux prendre un état dont les devoirs conformes à mes sentimens , en deviennent pour moi plus faciles à remplir. Je ne chercherai point , dit le Baron , à combattre votre répugnance , laissons ce premier parti , votre choix peut s'étendre à d'autres états aussi glorieux. N'y a-t-il donc que des ennemis étrangers ? dans notre propre sein nous en renfermons ; crimes , trahisons , concussions , injustices , voilà les ennemis du Royaume pour un Magistrat zélé , sujet d'autant plus essentiel à l'Etat , que son ardeur infatigable s'exerce en tout tems. Le Ministre court une carrière encore plus vaste ; œil de son maître , il con-

noît tout au dedans & au dehors ; tranquille dans son cabinet , il forme les projets qui doivent changer la face de l'Europe. Il réfléchit des plans dont l'exécution est confiée à la valeur ; elle fait des conquêtes , & la prudence les conserve. Dans l'intérieur , il favorise les arts & les sciences ; par cette nouvelle manière de conquérir , les autres peuples deviennent tributaires de nos goûts & de notre industrie ; il applique utilement les finances , il diminue les charges publiques ; & les richesses du Roi & des Sujets s'en trouvent augmentées. Le Négociateur , en partageant la gloire du Souverain qu'il représente , y contribue , & lui ajoute l'éclat de ses propres talens : versé dans la connoissance des intérêts , il fait servir ceux de nos voisins aux nôtres ; son éloquence le rend maître des cœurs qu'il fait amener imperceptiblement à ses fins. Il fait avorter les Traités contraires , il en conclut d'avantageux , & préside à ces hyménées

qui scellent le bonheur & l'amitié de deux Nations.

Ces tableaux étoient capables d'exciter l'amour-propre ; mais c'est à la seule inclination que l'on se rapporte communément , quand il s'agit de travailler au bonheur de sa vie. Incertain encore de savoir à quel état je devois m'arrêter , doutant même si j'en devois prendre , je fus seulement sensible à l'intérêt que le Baron me montrait ; & plus touché que persuadé , je lui promis de m'abandonner à ses conseils. Ma déférence & les éloges que je lui donnai , m'attirèrent de nouvelles caresses de sa part. Il est temps, me dit-il , que vous entriez dans le monde , je vous juge en état d'y paroître ; ce n'est pas à vous qu'il faut parler des dangers qu'on y rencontre , tant d'Ouvrages prétendent servir d'école à la jeunesse ; les exemples présens vous instruiront davantage que tous nos déclamateurs modernes. La plupart de ces Auteurs n'ont point vu

le monde dont ils parlent , parce qu'ils n'y sont pas propres ; sous l'enveloppe du pédantisme qui les défend , ils décochent des traits inutiles ; leurs portraits faux & ridicules , n'ayant point d'originaux , ne corrigent personne. Vous verrez par vous-même que le monde est sage & fou , amusant & ennuyeux , humain & méchant , & que , tout compensé , il est d'assez bon commerce ; qu'enfin dans cette matière , comme dans quelques autres , il faut prendre le parti d'une tolérance raisonnable. Votre bon naturel vous garantira des fautes grossières ; je laisse le reste à votre bonheur.

Nous voilà de retour à la ville de.... On pourroit décrire les mœurs de ses habitans par deux traits ; l'abondance y a consacré le luxe , & les femmes y sont charmantes ; c'est un de ces endroits fortunés de la terre que l'Amour a regardé de tout temps avec complaisance ; nulle part le sexe aimable n'a mieux mérité le nom de beau sexe ; il y a une espèce de

ſucceſſion d'agrémens établie entre les meres & les filles. Les droits des unes & des autres s'exercent paifiblement ſans ſe nuire : les premières ſont complaiſantes, pour que les dernières le ſoient ; parmi ces meres adorables , Platon auroit trouvé plus d'une Arquéanaſſe digne d'arrêter les Graces & le Temps , & dont les rides n'auroient pas effrayé les Amours. Dans ce pays heureux , le ſeul myſtere aſſaiſonne des plaiſirs , dont on eſt ailleurs redevable aux fâcheux & à la contrainte ; les hommes y ſont doux & polis , parce qu'ils voient les femmes ; point de rivalité entr'eux , parce qu'ils ſavent ſe rendre juſtice. Sans ſe punir eux-mêmes d'une infidelle , ils ſe conſolent promptement par un autre choix ; ces regles rendent l'amour raifonnable , & en l'affranchiſſant d'une conſtance qui n'eſt point dans la Nature , elles engagent les Amans à ſe conſerver leurs conquêtes par des ſoins continuels , qui ſont eux-mêmes le prix de l'amour.

Ce ne fut point à cette école que je
reçus

reçus les premières leçons de sensibilité ; ma défaite devoit être plus prompte ; sans sortir de chez moi , à peine arrivé , je trouvai mon vainqueur. Sciences respectables , vous êtes bien loin de nous à la présence d'un bel objet ; reconnoissez un pouvoir plus grand , & contentes de commander aux esprits , laissez l'empire du cœur à ses souverains légitimes. Le soir de mon retour , un livre nouveau m'avoit fait presser le moment de me retirer ; j'avois renvoyé mes domestiques avec l'impatience d'un homme de mon âge , & qui va dévorer une lecture intéressante. Ma chambre étoit sur le derrière de l'hôtel ; un petit bruit me fait tourner la tête , j'apperçois dans un des appartemens d'un hôtel voisin une beauté charmante , & qui sembloit âgée au plus de seize ans : elle entra en chantant & folâtrant. Une femme de chambre portoit devant elle deux bougies , l'éteignis les miennes , & j'ouvris doucement ma fenêtre. Quelque chose de plus fort que la curiosité me faisoit

souhaiter de discerner exactement tout ce que je voyois. Ah ! je n'en vis que trop ! Qu'on se figure un jeune homme affailli de desirs qu'il ne connoît pas, qu'il veut démêler, & qui se confondent ; qu'on le mette à ma place, & qu'il effuie le charmant supplice de voir déshabiller en détail le plus beau corps qui ait été jamais. On ôte la robe, la finesse de la taille en devient mieux marquée ; le mouchoir, ce gardien aussi jaloux que le Dragon des Hespérides, ne cache plus les pommes du Jardin de l'Amour : à mesure que l'on délace le corset, les graces s'échappent, elles ne sont plus couvertes que d'un voile léger : cette chaussure galante laisse bientôt voir une jambe faite au tour, & d'une blancheur à éblouir. Qui ne se seroit pas alors trouvé heureux d'embrasser ses genoux, & de lui jurer une âme aussi réelle que le prix des objets ? Mes yeux faisoient mille larcins, & me donnoient l'idée confuse de mille autres ; ma séduction & mon délire étoient au comble.

Cependant elle se met au lit ; mon bonheur voulut qu'il fît une extrême chaleur , les fenêtres restèrent ouvertes , les rideaux ne furent point tirés , & la femme-de-chambre sortit , après avoir approché du lit une table avec les lumières. Ma jeune Déesse prit sous son chevet une brochure , & l'ouvrit. Il me fut aisé de juger que cette lecture l'attachoit : que ne voient pas les yeux d'un Amant ? car sans doute je l'étois devenu. Je crus appercevoir une expression de langueur , répandue dans toute sa personne. Quelques momens après sa tête se penche , le livre lui échappe , elle étend ses beaux bras , sa respiration devient précipitée , son sein timide & naissant s'élève & s'abaisse , & ses yeux fermés me font craindre qu'elle n'ait perdu l'usage des sens ; j'en suis touché au point que j'éprouve les mêmes périls ; un trouble inconnu s'empare de moi , un feu subtil se répand dans tout mon corps , mon ame captive veut s'exhaler , & ne pouvant trouver d'issue , elle étend avec

violence les liens de sa prison , j'en cherche la cause , je tourne encore les yeux vers le lit fatal à mon repos , je ne vois plus , je n'en puis plus , je tombe sur un fauteuil , dans des ravissemens inexprimables.

Le sentiment , que son excès m'avoit fait perdre , revient par degrés , je savoure le plaisir , & il s'évanouit ; le charme se dissipe , le calme renaît , il ne me reste que le souvenir d'une émotion qui étoit si puissante il n'y a qu'un instant ; que n'aurois-je pas donné pour la perpétuer ! Mes yeux retournent à la source de cette divine émotion , ils retrouvent l'adorable Nymphé , & dévorant de nouveau les appas qui leur sont offerts : comment en décrire d'autres , dont je n'avois pas même osé désirer la vûe ? mon pinceau refuse de les dessiner ; ils sont de la nature des mystères des anciens , objets de vénération qui ne vouloient pas être exposés à des yeux vulgaires. Je suis forcé de me servir

d'emblèmes, & de faire entrevoir des beautés que je ne puis dévoiler.

Description de l'Isle d'Amour.

Vers ces beaux lieux, où l'Aurore naissante
Aux Mortels annonce le jour,
Il est une Isle florissante
Que l'on nomme l'Isle d'Amour.



Au fond d'un Bois, en perspective à l'ombre
S'élève un Temple somptueux;
On y voit accourir sans nombre
Les Amans, les Voluptueux.



Là sont offerts les tendres sacrifices
De mille & mille cœurs contens;
Vénus, en ce lieu de délices
Les Plaisirs comptent vos instans.



Heureux, Déesse, heureux celui qui touche
De plus près vos brillans Autels!
Un sourire de votre bouche
Elevé au rang des Immortels.

Ce Temple aimé , séjour de préférence,
Renferme vos plus chers trésors ,
Et votre faveur les dispense
Aux vœux ardents , aux doux efforts.



Mon aimable Inconnue, qui avoit fait la découverte de ce Temple, s'appliquoit à en trouver l'accès : elle s'enfonça dans les avenues , sa piété alloit jusqu'à une espece de fureur , & je crus qu'elle feroit un défi sanglant aux gardes qui en défendoient l'entrée ; les obstacles augmentèrent , une main divine la repoussa. Elle ignoroit qu'il étoit réservé à un seul Amant de lui ouvrir les portes du Temple , & d'y présenter les offrandes de tous les deux. L'ombre du bonheur vint alors la consoler de ses vaines tentatives , & lui remit dans les mains la brochure qu'elle avoit abandonnée : elle y puisa de nouveaux sujets de rêverie , de trouble & d'illusion. Par un effet de cette correspondance intime de sentimens qui m'unissoit à elle , je

la suivis dans toutes ses erreurs, je les partageai, je m'y plongeai avec joie ; j'eus l'avant-goût des plaisirs véritables. Prête ensuite à céder au sommeil, elle éteignit ses lumières, & tout le spectacle qui m'avoit enchanté disparut ; mais les traces en restèrent empreintes dans mon imagination, & l'agiterent au point que je ne pus prendre aucun repos, symptôme assuré de passion. Je fus le reste de la nuit occupé des projets de faire réussir mon amour, rempli de desirs & de craintes ; que devenois-je si son cœur étoit prévenu ? Quelle félicité si je la rendois sensible !

Le matin je sonnai plutôt qu'à l'ordinaire ; Dubois, mon valet-de-chambre satisfit bien à propos ma curiosité : il m'apprit que l'Inconnue étoit fille de la Comtesse de Mongol, veuve d'un Officier de marque, & qu'elles occupoient depuis un mois l'hôtel voisin : je lui dis de tâcher de prendre langue avec sa femme-de-chambre. Dubois avoit été à plusieurs jeunes gens de la Cour ; il

m'exagéroit la nécessité de se rendre singulier le succès du ton décisif, & les victoires attachées aux airs avantageux : il voulut ce jour-là présider à ma parure, & rendre ma philosophie plus galante qu'à l'ordinaire. En sortant des mains de Dubois, je me rendis à la chambre du Baron : dans la conversation, je lui rappelai ses promesses de me produire dans les compagnies ; & sans trop lui marquer d'empressement, je lui parlai de la Comtesse de Mongol : nous arrêtâmes que nous commencerions par elle.

La plus grande vitesse est lente auprès du desir ; qu'un seul matin me parut long ! Je ne pouvois plus vivre loin de ce que j'aimois. Enfin le moment fortuné arriva ; & par un sentiment dont les seuls Amans peuvent comprendre la bisarrie, je commençai à craindre ce moment autant que je l'avois désiré : les incertitudes sur le sort de mon amour se renouvelèrent ; & ce ne fut qu'avec le plus grand trouble, que j'entrai dans

l'appartement de Madame de Mongol. Nous la trouvâmes avec sa charmante fille ; je me tirai , sans doute , fort mal des premiers complimens ; je sortis de l'espece d'éblouissement où j'étois , pour considérer Mademoiselle de Mongol. Qu'elle étoit belle ! Son air noble & modeste m'enchantoit. Je lui adressai en tremblant quelques paroles ; elle y répondit presque sur le même ton ; mais elle étoit accoutumée à penser finement , & l'esprit lui étoit naturel : les graces, naïves prenoient soin d'orner ses discours ; le son de sa voix alloit au cœur , & l'effet qu'elle fit sur moi , augmenta tellement mon ardeur , que je m'imaginois ne l'avoir point encore aimée. Je m'apperçus enfin que Madame de Mongol m'examinait ; la dernière réflexion fut pour elle : je fus contraint de répondre à ses questions , & d'entrer en conversation réglée. C'étoit une femme de trente-cinq ans , & qui avoit assez d'agréments pour soutenir l'éclat de sa fille. Elle me dit tout ce que les finesses

de l'usage peuvent suggérer de plus flatteur, je crus même entrevoir chez elle des sentimens que j'aurois souhaité trouver ailleurs, au prix de tout ce qui m'étoit le plus cher, & je ne lui remarquai que de la politesse pour le Baron, quelque attention qu'elle parût témoigner à ses discours. Entre deux hommes d'un mérite bien inégal, les femmes décident toujours en faveur de la jeunesse & des agrémens, leur cœur juge pour elles avant qu'elles s'en apperçoivent. Voilà la cause des injustes préférences qu'on leur impute ; & c'est la même cause qui me fit préférer au Baron par Madame de Mongol. Mon oncle pourtant valoit mieux que moi, si l'on eût compté les agrémens réels : c'étoit un homme aimable, & je commençois à l'être. Heureusement pour son repos, le Baron ne fut pas prévenu d'abord d'une inclination violente pour la Comtesse. Il avoit dans sa jeunesse beaucoup aimé ; les premières ardeurs émuèrent, pour ainsi dire, notre sensibilité ; les goûts

impétueux appartiennent plus aux âges qu'aux personnes. Le Baron étoit dans cette situation , où l'on est presque maître de soi , & où l'on ne craint plus les surprises du cœur ; état heureux , qui nous permet d'écouter la raison dans le silence des passions. Ce ne fut donc que par degrés que son attachement pour Madame de Mongol se forma : s'accoutumant à la voir , il prit l'habitude de l'aimer. Mademoiselle de Mongol & moi fîmes en moins de temps bien plus de chemin. L'envie de plaire me fit employer auprès d'elle tout ce que j'avois de talens agréables ; moins agité, j'aurois pu remarquer l'impression que faisoient mes soins sur elle , la gaieté qu'elle avoit quand nous nous revoyions , l'attention qu'elle donnoit aux moindres paroles que je lui disois , les aimables rêveries où quelquefois elle tomboit , le chagrin qui paroissoit malgré elle , quand nous nous séparions ; j'aurois pu voir qu'un cœur sans art me parloit dans tant de circonstances : il ne manquoit

que le nom d'amour à ce que nous éprouvions tous deux. Peu de jours s'étoient écoulés depuis notre première entrevue , la vivacité de ce que je sentoient , me dicta une lettre des plus passionnées : je choisis un moment pour la glisser dans les mains d'Eléonore. Le lendemain je la trouvai plus sérieuse avec moi ; & quand nous pûmes nous parler , elle affecta de ne me dire que des choses indifférentes ; jamais ses yeux n'avoient été si brillans , & elle ne les tournoit plus que rarement sur moi : j'ignorois comment je devois interpréter sa contrainte. La Comtesse & le Baron se mirent à jouer ; ce fut une occasion dont Mademoiselle de Mongol profita. Je ne sai , me dit-elle , comment j'ai reçu la lettre d'hier ; mais puisque je l'ai pu recevoir , je dois vous la rendre. En me disant ce peu de paroles , elle mit dans mes mains un papier , & fut se placer auprès de la Comtesse , sans qu'il me fût possible de la rejoindre. Mon papier étoit grand ; je flottois entre

entre le chagrin & le doute , j'avois peine à me persuader ce qui m'arrivoit , & qu'elle m'eût rendu ma lettre : je sortis pour m'en assurer ; & quand je me vis sans témoins , j'ouvris avec précipitation ce papier. Que devins-je ! c'étoit une réponse de l'objet de mon amour dans ces termes.

» Votre lettre m'a jettée dans un trouble que je ne puis dire ; en la lisant , des mouvemens nouveaux pour moi ; une espece de surprise s'emparoit de mon cœur , je n'ai jamais rien lu de pareil. De l'amour ! Il y a du bonheur à aimer , je l'ai toujours pensé , quoi-que je n'en eusse qu'une idée imparfaite , & vous m'en parlez avec une vivacité qui me le persuade ; mais cette vivacité m'étonne : il vous est donc permis de dire librement ce que vous sentez ? Comment l'accorder avec les bienséances & la réserve dont on m'a si souvent parlé ? Je ne dois seulement pas vous dire que vous m'avez plu la première fois que je vous vis , & vous

» m'en dites mille fois davantage. Sans
» doute il faut se contraindre , quoique
» je ne comprenne pas comment ce qui
» fait plaisir d'un côté , puisse de l'autre
» devenir une faute. Il me semble que ,
» dans l'entrevue que vous me deman-
» dez , vous sauriez me tranquilliser ,
» vous m'expliqueriez la cause de l'é-
» motion que vous me montrez , & que
» j'ai peut-être partagée ; je vous croi-
» rois : mais je ne songe pas que cette
» entrevue seroit une faute encore plus
» grande ».

ELÉONORE.

Je n'ai point d'expressions pour peindre ma joie à cette lecture. Ma chere Eléonore s'en apperçut quand je rentrai dans l'appartement ; mais je ne pus lui parler. Le jeu étoit fini ; & le Baron fit une autre partie avec Mademoiselle de Mongol , de sorte que la Comtesse & moi nous restâmes à nous-mêmes. J'ai oublié de dire que cette Dame n'avoit pas guéri à me voir , de son incli-

nation pour moi ; c'étoit nouvelle agacerie de sa part tous les jours , & nouvelle raison de me montrer réservé : ce jour-là fut encore plus malheureux pour elle. La satisfaction nous fait faire des choses extraordinaires, & auxquelles nous n'aurions jamais pensé. Me trouvant à ses côtés , & engagé à l'entretenir , je ne fai ce qui m'excita à lui dire de ces bagatelles amusantes , qui consistent dans un pur badinage de l'esprit , & qui sans être des douceurs , leur ressembtent. Il est vrai que tout autre que moi auroit pu avec la même indifférence , lui tenir le même langage ; c'est un tribut que l'on paie sans conséquence aux jolies femmes , & qui ne les oblige pas plus à nous croire épris , que nous à les aimer. Mais on se souvient peu des usages quand les passions parlent ; les moindres apparences se tournent en réalités. Madame de Mongol vouloit que je l'aimasse , & elle prit mes louanges sur sa beauté , pour une déclaration ; rien de si tendre que la

façon dont elle me répondit : je me reprochai vivement dans la suite d'y avoir donné lieu, & de voir mes fleurettes trop bien payées. Le trouble m'empêcha de répliquer ; la Comtesse le prit pour une fuite de mon amour ; & nous allions nous trouver dans le plus grand embarras du monde, quand un coup à juger entre Eléonore & le Baron, vint me tirer d'affaire. Je me tins spectateur le reste de la partie ; & quand nous sortîmes, je laissai la mere & la fille persuadées toutes deux que je les aimois.

Je rentrai chez moi dans l'agitation que l'on peut se figurer : comment faire ? me dis-je alors, dois-je flatter l'erreur de la Comtesse, ou l'en tirer cruellement ? malheureux que je suis ! mon imprudence m'a perdu. Si je lui déclare sans détour que je suis insensible à ses bontés, & que je ne puis y répondre, il n'y a plus d'Eléonore pour moi ; l'amour méprisé se change en haine, n'espérons pas d'obtenir un bonheur dont sa jalousie devra me priver ! Pour-

rois-je m'avilir par un partage honteux de mon cœur ? la seule idée m'en fait frémir ; je sai que dans des siècles où les mœurs & la pudeur étoient profrites , on a vu des hommes aimer à la fois plusieurs objets liés par le sang. Mais l'horreur que de pareils monstres ont inspirée , m'est-elle nécessaire pour me détourner d'actions si infâmes ? la nature n'est pas plus forte que mon amour ; cet amour pur souffriroit il seulement que je m'abaissasse à une indigne feinte ?

Bien des réflexions m'amenerent à penser qu'il n'y avoit d'autre remède à mon malheur qu'un tête-à-tête avec Eléonore. Ce tête-à-tête que je desirois si ardemment , devint à mes yeux une ressource : c'est ainsi que nous prenons souvent notre cœur pour la raison. Dubois m'avoit gagné Justine , femme-de-chambre d'Eléonore. Cette fille remit à sa maîtresse une lettre où j'insistois sur la nécessité de nous voir , & où je lui marquois que le bonheur de

ma vie en dépendoit, par les détails dont elle seroit informée. Justine me servit bien, & leva tous les scrupules; la seule difficulté qui restoit sur les moyens de procurer ce tête-à-tête, fut bientôt écartée. Je ne sortis point ce jour-là, ayant prétexté une indisposition. Justine & Dubois furent nos Courriers, je reçus cette lettre d'Eleonore.

« Me laisserez-vous long-tems igno-
» rer ce qui m'a empêché de vous voir
» aujourd'hui? il y a moins de curio-
» sité que d'intérêt dans mon inquiétude.
» Vous me mandez que le bonheur de
» votre vie dépend de ma présence, &
» vous me fuyez, tandis qu'il ne tient
» qu'à vous de passer tant de momens
» auprès de moi. Si dans le cercle il
» n'est pas permis de dire tout ce qu'on
» voudroit, du moins on est ensemble,
» on se voit, on lit dans les yeux ce
» que la bouche n'exprimeroit que foi-
» blement. Ah! que vous entendez mal
» votre bonheur! Je ne consens à l'en-
» trevue de ce soir, que pour vous faire

» les reproches que mérite votre absence. »

A minuit je me rendis à une porte du jardin de l'hôtel d'Eléonore: Justine m'y attendoit; elle me conduisit dans l'obscurité à l'appartement de sa maîtresse. J'entre & je la vois: mon premier mouvement fut de me jeter à ses pieds; elle me releva, & me fit asseoir à côté d'elle. Je lui dis que Madame de Mongol étoit sa rivale, elle en fut surprise; mais les vives assurances de ma passion ne la laisserent pas long-tems dans cet état. Voilà, lui dis-je, ce qui m'a résolu à me priver de vous voir; dois-je être la victime de ma constance? c'est l'amour qui fait mes peines, c'est à l'amour de m'en dédommager; qu'il promette de me payer, ajoutai-je, en lui donnant un baiser: ce baiser fut le plus délicieux de ma vie. Mais, me dit avec un sourire Eléonore, en me repoussant: il me semble que vous vous payez par vos mains: ce ne sont, lui dis-je, que des à compte sur une

dette considérable. L'enjoûment se mit de la partie pour quelques instans ; la tendresse reprit le dessus. Jamais Mademoiselle de Mongol ne m'avoit paru si touchante ; l'art ne plaît qu'autant qu'il se rapproche de la Nature. Son déshabillé laissoit voir une gorge à demi-nue , une robe ouverte n'empêchoit point d'admirer sa taille , ses cheveux étoient en désordre ; ce spectacle m'animoit , & faisoit couler dans mon cœur le feu des desirs ; la discrète Justine s'étoit retirée... Que je devins tendre & passionné ! la vérité des sentimens que j'éprouvois passoit dans mes discours : on n'a jamais le don de la parole à un plus haut degré , que lorsqu'à la place des paroles , on pourroit employer quelque chose de mieux. A mes louanges , à mes sermens de l'aimer toujours , je mêlois les plus vives caresses ; je la couvrois de mes baisers , son émotion augmentoit avec la mienne ; elle m'aimoit , j'en prenois l'aveu sur sa belle bouche. Je me rejettai à ses genoux , posture

favorable à l'amour , inventée pour prouver le respect , & qui sert à en manquer le plus souvent. Bientôt je me relevai ; & la serrant dans mes bras , je tentai de nous rendre heureux. Quels obstacles j'eus à combattre ! la Nature , de précieuses larmes , & ma propre douleur ; Eléonore étoit sans vie. Aussi cruel qu'Atis , qui fit périr ce qu'il aimoit , mon délire me fit croire que je serois tendre en manquant de pitié , je mis le comble à mon crime. Eléonore reprend l'usage des sens , elle ouvre les yeux & les referme ; ses plaintes & ses caresses , nos ames & nos corps se confondent.

Ses beaux yeux se rouvrent , la volupté s'y étoit fixée en nous quittant , le pur amour y régnoit ; un reste de fierté se réveille dans son cœur , elle soupire , elle veut se dégager de mes bras , & rompre les nœuds qui nous unissent. Je fais des efforts pour me conserver ma conquête ; elle cede , &

partage avec moi le plaisir de mon nouveau triomphe.

Mes succès réitérés parloient en ma faveur ; Eléonore ne faisoit plus de résistance que sa foiblesse ne la trahît : enfin , convaincue de la réalité de mes feux , ne pouvant contraindre les siens ! elle me montra son ame entiere. Ciel , que de noms tendres me furent prodigués ! Avec quelle ardeur elle alloit au devant de mes transports ! quels jeux & quels contentemens ! Que l'école du bonheur est douce & facile !

Il n'y a point de plaisir plus grand que celui que deux cœurs savourent dans les même instant au même degré. Ce plaisir est comme une voix harmonieuse, qui , dans un lieu rempli d'échos , augmente à mesure qu'elle est répétée. Mais pourquoi épuiser mes foibles crayons sur cette matiere ? c'est au sentiment seul de peindre le plaisir.

Eléonore n'avoit plus de charmes qui ne m'appartinssent ; les plus secretes beautés étoient la proie de mes yeux ,

je reconnoissois , que dis-je ? je possédois tout ce que ces mêmes yeux avoient dévoré le soir du spectacle nocturne ; je réalisois les idées que j'avois conçues alors , je contendois des desirs passés & présens ; toutes mes facultés se réunissoient dans un seul point ; je n'étois plus capable que de sentir.

Cher Amant, me dit Eléonore, quelque délicieuse que soit l'ivresse où tu me plonges , suspens l'excès de ton ardeur , je ne puis y suffire , laisse-moi goûter ma félicité ; c'est d'aujourd'hui que je commence à vivre , le voile qui obscurcissoit mes yeux est tombé. Voilà donc ces plaisirs des sens qu'on m'ordonnoit de craindre , & dont on fait de si fausses peintures ! Serions-nous seuls à connoître ces charmans plaisirs ? ou comment se peut-il que les hommes soient contraires à eux-mêmes , au point de se les interdire ?

Ma chere Eléonore, lui dis-je, la folie & la vanité ont bien des traits de ressemblance, & souvent les mêmes

effets ; il y a des hommes assez fous pour se priver de la vie : il y en a eu d'assez vains , & d'assez fous à la fois , pour imaginer que les plaisirs , ces causes & ces liens de la vie , étoient des maux. Il leur a paru beau de séparer l'homme de l'homme , & de le réduire à la classe des êtres insensibles. Plus un système est absurde , & plus il semble divin à des yeux fanatiques ; mais ce système de destruction des plaisirs , est aussi insensé que le seroit le projet de vivre sans respirer l'air qui nous environne , ou qu'il le seroit de défendre à un corps sonore de résonner quand il reçoit des vibrations. L'auteur de notre être nous a donné des besoins à satisfaire , notre conservation en dépend , il a attaché des plaisirs à remplir nos besoins ; s'il trouvoit mauvais que nos cœurs se livraissent à ces plaisirs nécessaires , il voudroit en même-temps que nous fussions & que nous ne fussions pas ; il renverseroit les loix de notre existence , il condamneroit dans nos désirs , des
flames

flammes qu'il a lui-même allumées. Aussi voyons-nous que les idées contraires , empruntées du stoïcisme , ont très-peu de cours. Nous avons toujours les mêmes organes & les mêmes passions ; le monde n'a point changé ; preuve certaine qu'il ne devoit pas changer. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que les défenseurs de ces chimères morales , sont inutiles , & même à charge à la société ; fourbes , avares , méchans , vindicatifs , mille fois plus imparfaits que ceux dont ils font des censures amères ; & pour comble d'imposture , en fait de plaisirs de tous les genres , & de raffinemens étudiés , ils démentent en secret leurs opinions fastueuses par une pratique constamment opposée.

La nuit finissoit ; il ne falloit pas que l'aurore fût rien de nos voluptés ; je les couronnai par l'adieu le plus tendre & le plus expressif ; & je m'arrachai aux délices qui me retenoient , après être convenus que nous nous reverrions la nuit suivante. A peine rendu chez moi ,

un sommeil tranquille enchaîna mes sens , ce sommeil , récompense des travaux & ressource des plaisirs. Je me réveillai avec le souvenir & l'attente des biens dont l'amour m'avoit rendu possesseur. Ces idées m'occupèrent tout le jour , & furent les compagnes agréables de ma solitude. Justine m'avoit remis la clef du Jardin ; à l'instant marqué , je volai dans les bras de ce que j'aimois ; nous ne nous étions point vus , nous avions songé l'un à l'autre tout un jour : c'étoit un fond inépuisable de tendresse. Eléonore s'étoit couchée ; elle s'élança à moitié du lit vers moi , nous nous serrâmes , nous restâmes muets ; le cœur s'accommode de cette façon d'exprimer.

Il y gagne plus qu'on ne pense ;
Par un aimable changement ,
Il trouve dans le sentiment
Ce qu'il perd avec le silence.

Le seul langage des soupirs fut no-

tre interprète ; nos sens s'égarèrent , nous nous livrâmes à leurs erreurs ; nous tombâmes dans cette extase qui fait mourir , revivre , & mourir. Je brûlois de partager le lit d'Eléonore : elle y consentit ; je me déshabillai avec une vivacité extrême ; je me précipitai aux côtés de ma chère maîtresse. On peint , on sculpte les Grâces nues ; mais ce n'est que de la toile ou de la pierre ; il faut , pour connoître ce qu'elles étoient , posséder comme moi un beau corps sans défauts & sans voile , & que l'amour en soit l'ame. Nos ravissements recommencerent , & changerent pour nous , par une succession rapide , les heures en momens. La continuité de ces épanchemens de nos cœurs ne doit pas étonner. On n'a feint l'amour immortel , que parce que les feux qu'une vraie tendresse anime , sont une source intarissable de plaisirs , dans les commencemens d'une passion.

Quand nous eûmes diversifié nos amusemens en assez de manieres pour

que d'autres eussent cru, dans les mêmes circonstances les avoir épuisés, nous passâmes à ces charmans entretiens que l'esprit d'Eléonore me faisoit adorer, & où son ame se déployoit, sérieuse & enjouée, grande & naïve tour-à-tour. Apprends-moi, me dit-elle, pourquoi je t'ai cédé si promptement & sans honte; pourquoi ce fantôme de pudeur, en s'éloignant de moi, ne m'a point laissé de remords. La satisfaction que je goûte, est pure & sans mélange de trouble; ton bonheur & le mien sont devenus les Dieux & les loix de mon cœur; les sentimens qui s'opposoient à ce que je t'ai accordé, ne m'ont été de quelque prix, que parce qu'ils ont augmenté la douceur du sacrifice que mon amour t'en a fait. Divine Eléonore, lui répondis-je, vous faites sans y songer le plus digne éloge de nos plaisirs; leur pureté, l'impression qu'ils laissent, prouvent l'excellence de leur nature, on les reconnoît à leurs traces. C'est ainsi que

nous jugeons des causes , par les effets qu'elles produisent ; d'une action généreuse & belle , par l'émotion intérieure & flatteuse qui lui succede. Nous n'avons pas d'autres regles ni de plus sûres pour nous conduire ; regles inaltérables & séveres , qui proscrivent sans détour tout ce qui est contraire au bien ; & qui sont en même-tems les loix & la peine de quiconque les blesse. Pour nous , qu'avons nous fait que d'accepter des biens que la nature nous conseille & nous donne ? L'ordre civil qui ne s'accorde pas chez toutes les nations avec ces idées primitives , n'est autre chose que des conventions entre les hommes ; ces conventions peuvent être changées , & ne durent qu'autant que les volontés qui en sont les fondemens. C'est à cet ordre civil , introduit par la force & l'intérêt , qu'il faut rapporter l'origine de tous les préjugés dont on charge notre enfance ; l'ame encore simple en est imbue ; insensiblement ils se tournent en sa propre subs-

tance ; de-là vient ce trouble passager , cette pudeur que vous avez craint , & qui n'étoit , comme vous l'avez dit , qu'un vain fantôme que rien ne suivoit. La véritable pudeur , celle qui doit être si précieuse aux hommes , est un mur entre la vertu & le crime.

Ma philosophie rouloit presque toujours sur des matieres qui avoient rapport au sentiment. Emporté par la chaleur avec laquelle je soutenois mes opinions , je me trouvai engagé à prouver par des exemples nouveaux la bonté de ma morale ; j'en mis dans le cœur d'Eléonore une conviction parfaite , je jouis du bonheur de lui voir adopter toutes mes idées , & de nous rencontrer justes dans les points les plus importants. Ainsi finit la seconde nuit. Rien ne manquoit à mon bonheur ; & je ne faisois des vœux que pour le voir assuré ; mais ce bonheur est d'une nature fragile , & l'on verra dans la suite quels incidens en vinrent troubler la possession.



SECONDE PARTIE.

EST-IL besoin de traverses pour goûter le repos, & ne pouvons-nous être heureux qu'aux dépens de notre bonheur ? Une fâcheuse expérience nous apprend qu'il faut s'éloigner de ce qui nous est le plus cher, pour qu'il nous le soit long-temps. Mais qui peut se soumettre à cet exil volontaire ? Un cœur, accoutumé aux sensations vives, craint de les voir finir ; il saisit tout ce qui a rapport à elles, & ses propres ardeurs le consomment.

A l'heure marquée, je m'étois rendu à l'appartement d'Eléonore : je l'entrevois dans l'obscurité, je vole dans ses bras ; & sans dire une parole, je me plonge en un fleuve de délices ; nous répétons de si charmans accords ; nos sens & nos desirs font un concert parfait. Enfin, je veux entretenir l'objet de ma flamme, les réponses ne sont

que des soupirs ; je presse , je prie , de nouveaux soupirs font l'effet de mes instances. Mon émotion redouble ; voulez-vous me désespérer , cruelle Eléonore , lui dis-je , tout hors de moi-même ; pourquoi vous obstiner à me cacher votre chagrin ? en ferois-je la cause ? vous ne dites rien.... je n'en puis douter , je fais votre malheur ; je suis indigne de vivre , ajoutai-je , en me jettant à ses genoux avec précipitation. Ma chere Maîtresse , étonnée de tant de vivacité , craint que je n'en veuille à mes jours ; elle veut saisir mon épée , au lieu d'elle un objet moins cruel se trouve dans ses mains : la porte de l'appartement s'ouvre , Ciel ! Eléonore entre elle-même ! je l'apperçois à la lumière d'une bougie , & nous restons tous trois pétrifiés.

On devinera peut-être que la fausse Eléonore n'étoit autre chose que Justine. Cette fille , par une présence d'esprit admirable , nous tira d'embarras. Venez , dit-elle , avec un grand éclat de

rire , venez , Mademoiselle , m'aider à sauver le Marquis de sa propre fureur ; il arrivoit , il m'a prise pour vous , il m'a vivement pressée , & il n'eût tenu qu'à moi de faire les plus belles choses du monde ; que vous êtes venue à propos ! Il alloit se tuer dans son désespoir , j'ai tenté de l'en empêcher. Mais que penser , dit Eléonore , de l'état extraordinaire.... Eh ! Mademoiselle , répliqua Justine , voudriez-vous me reprocher une faute , quand j'ai voulu faire une bonne action ? L'intention justifie tout , & je vous assure , ajouta-t-elle , en me regardant , que je ne me repens de rien ; l'obscurité est la cause de la double méprise que nous avons faite. Vous êtes une folle , dit Eléonore , & le Marquis est encore plus fou , je devrois m'offenser : & vous ne le pouvez , dit en sortant Justine.

Je me remettois de mon trouble , je faisois à Eléonore de tendres plaintes du retardement qui avoit occasionné mon erreur & sa surprise. Il ne m'a pas

été possible de faire autrement, dit-elle ; le souper a été plus long que je n'avois cru ; & j'ai compté avec ennui tous les momens qui me sépareroient de vous ; si j'avois feint une indisposition , Madame de Mongol seroit peut-être venue ici , & nous aurions été perdus. C'est ainsi que ma chere **Eléonore** s'excusoit de ce qui m'avoit rendu coupable. Je me reprochai à mon tour d'employer si mal de si précieux momens ; cette idée , à ce qu'il me sembloit , devoit réveiller toute ma sensibilité. Je parus empressé , vif , insatiable ; j'excitai dans mon cœur les transports ; l'imagination me fournit des ressources pour la première fois ; j'eus des plaisirs bien inférieurs à ceux que j'avois jusqu'alors éprouvés ; les productions de l'art portent toujours un caractère de foiblesse. Je commençai , par une triste Philosophie , à distinguer les desirs qui naissent des besoins , d'avec les simples desirs : les premiers nous rendent infailliblement heureux ;

les derniers nous empêchent de l'être. Ils proviennent du regret & du souvenir qui nous mettent sans cesse devant les yeux les biens dont nous avons été possesseurs ; l'esprit qui embrasse leurs chimères , croit remplacer ce qu'il a perdu ; il se replie sur lui-même , & tous ses efforts ne parviennent jamais à nous donner cette satisfaction pleine & entière , qui est l'ouvrage du cœur : cependant , par une inconséquence marquée , on ne se rend point aux épreuves ; on se trouve réduit à l'ombre de la volupté , à ces émotions passagères & momentanées , qui troublent plus qu'elles n'affectent ; à ces dédommagemens puériles , auxquels une personne raisonnable ne peut s'arrêter long-temps : le bonheur , qui est une matière si sérieuse , devient un badinage frivole. Je me sauvai d'un pas aussi dangereux à la faveur de l'enjouement & des bagatelles ; ne pouvant conserver une figure constante , je fus un Prothée pour l'amusement. Léger & superficiel , je ne

fis que voltiger , & prendre la fleur des sujets , sans qu'Eléonore pût m'amener aux raisonnemens solides. C'est pourquoi je ne dirai rien des entretiens de cette nuit , dont la fin me débarrassa d'un personnage assez difficile.

Le matin , j'étois encore au lit , quand je vis entrer dans ma chambre Justine , qui , sous le prétexte de quelques livres de musique , venoit me rendre visite. Vous êtes étonné , me dit-elle , Monsieur , de ma démarche ; mais , puis-je être en repos depuis qu'un amour insensé me tourmente ? Je me suis efforcée inutilement de rappeler mon peu de raison , vous ne pourrez me rien dire que je n'aie eu le chagrin de penser ; votre idée est la plus forte , je l'ai combattue par ce qui m'étoit le plus sensible , jusques-là que j'ai favorisé votre goût pour Mademoiselle de Mongol , & vous avez cru que vous en deviez le succès aux soins de Dubois. La même folie m'a fait changer tout d'un-coup d'objet , quand je me vis hier seule avec
vous,

vous ; je crus pouvoir guérir & me dégager , par ce qui m'a plus attachée encore ! je suis la victime de ma passion , & sans doute de votre mépris. Que n'ai-je plus d'esprit , pour vous exprimer plus de tendresse ! peut-être réussirois-je à exciter du moins votre pitié , & à vous prouver que dans les conditions les plus viles , on trouve souvent des cœurs dignes de l'amour. En disant ces paroles , elle fondoit en larmes : peut on voir de pareilles situations sans attendrissement ? D'ailleurs Justine ne manquoit pas de beauté ; tout autre , comme moi , eût été ému ; je l'attirai sur mon lit , j'essuyai ses pleurs , je lui montrai tout l'effet qu'elle pouvoit faire sur moi ; enfin elle auroit eu lieu d'être contente , si mes soins pour la consoler n'eussent été de nature à l'attacher davantage. Je sens , me dit-elle , que la pure générosité vous intéresse à mon chagrin : pourquoi ce chagrin a-t-il tant de pouvoir sur mon esprit ? je devrois y être accoutumée ; ma vie n'a

été qu'un tissu de malheurs. Ces dernières paroles exciterent ma curiosité , & je la pressai de me dire son histoire , ce qu'elle fit à-peu-près en ces termes.

Mon pere étoit un riche Laboureur des environs de Strasbourg , qui m'avoit élevée conformément à mon état. On disoit qu'entre les filles de notre village , je n'étois pas celle qui manquoit le plus d'agréemens & de vivacité. J'avois quinze ans , & un jeune homme de ma sorte me recherchoit en mariage , quand le Prince Charles de Lorraine passa le Rhin ; notre maison fut pillée par un parti ; mon pere & tous nos gens furent massacrés : quelques soldats , me trouvant à leur gré , par malheur , me conserverent ; je fus leur proie , épargnez-moi le reste. Pendant qu'ils dorment , enlevé dans le vin , je me sauvai , & je quittai en pleurant ma pauvre patrie ; j'avois quelque argent , ce fut une ressource dans mon infortune. Je fus de bourg en bourg assez avant dans le pays , & quand je me crus en

sûreté, il me survint un autre embarras, je ne savois que devenir. J'avois entendu parler de Paris, comme d'une ville grande & riche; je résolus d'y aller: peut-être, dis-je, la Providence, qui prend soin des malheureux, m'y prépare-t-elle un sort que je n'attends pas. J'arrivai avec bien de la peine à Paris; le bruit & les embarras qui y regnent toujours, cette foule d'habitans, si différens entr'eux, tout m'étonnoit; j'étois perdue dans le tumulte. Après avoir long-temps marché dans des rues, qui me sembloient immenses, mes forces m'abandonnoient, & je regardois de tous côtés, comme une personne qui ne sait où donner de la tête. La Providence voulut que mon habit étranger attirât sur moi les yeux d'une Dame bien vêtue. Après m'avoir quelque temps considérée, sans doute qu'elle prit intérêt à ma figure, & en s'approchant de moi, que cherchez-vous, me dit elle, ma belle enfant? Vous me paroissez dans l'inquiétude, puis-je vous en tirer? Hé-

las ? Madame, lui répondis-je , en assez mauvais françois , je suis de bien loin d'ici , & je n'y connois personne , vous êtes la première à qui j'aie encore parlé ; ce qui m'a fait quitter mon pays est trop long pour vous le raconter , & me feroit trop de peine , ajoutai-je en pleurant. Eh bien ! me dit cette Dame , venez chez moi , je tâcherai de vous consoler , & nous demeurerons ensemble tant que vous le voudrez. Je serrai les mains de la Dame inconnue , & je la suivis. Nous entrâmes à deux pas de-là dans une maison dont les appartemens étoient des plus brillans ; je me voyois de tous côtés dans les glaces : quelle comparaison avec les meubles de nos maisons rustiques ! Je vis plusieurs autres dames parées extraordinairement , & quelques hommes avec elles ; on m'entoura , on se mit à m'examiner avec une attention qui me fit rougir. On me tournoit comme quelque chose de curieux qu'on n'a jamais vu. Les femmes dirent tout haut les défauts que j'avois ; les hom-

mes me trouverent jolie , & féliciterent ma protectrice de l'acquisition q n'elle avoit faite. Un d'eux voulut me caresser , & me dire quelques paroles ; mais la Dame qui m'avoit introduite, l'écarta & me fit sortir pour me conduire à une petite chambre éloignée , où elle me laissa , après m'avoir dit qu'elle me reverroit dans la journée , & que je ne manquerois de rien. Une vieille fille , quelques momens après , m'apporta à manger ; je lui demandai où j'étois. Comment , dit-elle , vous ne savez pas que vous êtes chez Mademoiselle C..... Doyenne des Chœurs & Conseil de l'Opéra ! C'est ici un des meilleurs Bureaux de Paris ; votre fortune est faite, si notre Maîtresse vous prend en affection , comme il le paroît : elle m'a recommandé d'avoir de vous tous les soins possibles.

Cette fille me fit des questions ; elle sembloit s'intéresser à moi , je lui racontai mon histoire sans déguisement. De tems en tems elle levoit les yeux

& les bras au Ciel, & me montrait autant d'étonnement que de pitié. Elle m'avoit cru toute neuve sur de certaines matieres. Ma chere fille, me dit-elle, bénissez le Ciel de vous avoir adressée à une aussi bonne maison; je vous rendrai ce que vous avez perdu, & je vous le rendrois tout autant de fois que vous le perdriez, sachant votre malheur, & vous aimant comme je fais. Avez-vous conté à Mademoiselle C... ce que vous venez de me dire? non, répondis-je, je ne l'ai vue que deux momens. Fort bien, reprit-elle, dites-lui tout, excepté l'histoire des soldats; que cela soit toujours caché; elle ne vous regarderoit plus, & changeroit absolument de vues sur votre compte. La charitable Duclos, (c'étoit son nom), me donna bien d'autres instructions, telles que vous pouvez imaginer: elle tira enfin de sa poche un spécifique qu'elle portoit, dit-elle, toujours, & elle me remit en même & pareil état qu'auparavant l'irruption du Prince.

Charles en Alsace. A peine étoit-elle sortie que ce jeune homme dont j'ai parlé, & qui avoit été séchement rebuté par la C. . . entra furtivement dans ma chambre, & vint se jeter à mes genoux. Cela me surprit : quelle offense m'avez-vous faite, lui dis-je, pour m'en demander pardon ? ma naïveté augmenta ses transports ; il me baisoit ardemment les mains, la bouche, & les yeux ; je ne pus m'empêcher de soupirer de plaisir. Devenu plus entreprenant par mon trouble, il m'engagea à m'asseoir sur une chaise longue, & détruisit, non sans peine, mais entièrement l'ouvrage du spécifique. Il alloit récidiver quand la Duclos entra, & furieuse de ce qu'elle voyoit, elle pensa lui arracher les yeux. Ils commencèrent une dispute où ils se rendirent justice l'un à l'autre : enfin il sortit, avec promesse de revenir accompagné, pour faire un tapage convenable. Quand la Duclos n'eut plus d'objet sur qui elle pût repandre sa

bile , elle tourna son humeur contre moi , & me traita comme mon imprudence le méritoit. Depuis qu'elle étoit entrée, je ne cessois de pleurer ; à la fin elle s'apaisa , elle me rendit ses bontés , le spécifique , & la faculté de perdre une troisième fois ce que j'avois si peu gardé. J'étois seule , & livrée à mes réflexions , quand Mademoiselle C... vint me revoir ; je lui détaillai avec simplicité les malheurs qui avoient affligé mon pays. Elle parut aussi touchée que l'avoit été la Duclos , & me dit de compter sur son amitié , pourvu que je fusse docile à ses conseils : par exemple , ajouta-t-elle , je vous présenterai ce soir à un Prélat de la plus grande considération , un homme de bien , qui est en état de prendre soin de vous , & qui le fera ; mais ce ne peut être qu'au prix de votre soumission ; il faut avoir les dernières complaisances pour un homme dont on attend tout ; ainsi préparez-vous à souffrir sans murmure ce qu'il exigera ;

vous me remercierez mille fois des conseils que je vous donne. Elle appella ensuite la Duclos ; on m'apporta le plus beau linge , je fus parfumée & ajustée. Quand on eut mis mes charmes dans tout leur avantage , la C... me conduisit à un appartement que je n'avois point encore vu ; nous y attendîmes quelque tems : enfin le Prélat arriva par une porte qui donnoit sur un escalier dérobé. C'étoit un grand homme , beau & bien fait , parlant bien , & se présentant de même , malgré son état , qui admet rarement les graces. J'ai su depuis qu'il avoit été Capitaine de Dragons ; son air militaire perçoit au travers des bienséances auxquelles il avoit été forcé de s'accoutumer. Au reste , il étoit homme de Cour ; sa richesse & son ambition l'y avoient conduit ; & son esprit , qu'il avoit fait connoître , l'y soutenoit. Il devoit beaucoup aux femmes ; amusant , enjoué , entreprenant , né pour l'intrigue , il faisoit servir ses plaisirs à ses

autres passions. Vous ferez peut-être en peine de savoir d'où je l'ai si bien connu , vous le verrez bientôt. Il dit mille choses fines & agréables à la C... mille autres encore plus flatteuses sur ma beauté. La C... sortit pour ordonner le souper : l'adroit Prélat saisit l'occasion ; & sans perdre le tems en vains préludes , il mit en œuvre avec moi des talens peu communs. Je jouai à merveille la surprise, la crainte, les cris & les larmes ; nous naissons Comédiennes ; une seule répétition développe notre art, & nous fait imaginer tout ce qu'il faut pour faire illusion. De son côté le Prélat trouvoit à la piece un nœud plein de difficultés , qui rendoient la situation des plus intéressantes. Enfin de la terreur , je passai à l'attendrissement , & ce fut le signal du dénouement , qui nous satisfait à un point égal tous les deux : il y prit plaisir ; & sans sortir du théâtre , nous jouâmes un autre morceau , qui tenoit plus du comique tendre que du pre-

mier. La C... qui s'annonçoit de loin en chantant, entra ; elle lut dans les yeux de son convive un plein contentement, & fit servir aussi-tôt le souper : il fut des plus fins, sans doute ; mais je n'y connoissois rien encore, & je mangeois sans réflexion. Vous pensez bien que Justine Villageoise & Alsacienne, parla fort peu ; en revanche je laissai dire à mes yeux tout ce qu'ils voulurent : je souriois, ou je soupirois assez à propos pour enflâmer mon nouvel amant, que la C... entretenoit de reste. Avant de se lever de table, ils conclurent le traité suivant lequel j'appartenois au Prélat : il nous quitta, enchanté de sa bonne fortune. La C... me mit dans une chambre voisine, qu'elle me dit être la mienne : je tombois des nues, je n'avois jamais eu de rêve pareil ; cette chambre étoit aussi belle que les appartemens qui m'avoient surprise en entrant. Je dormis dans un lit magnifique, & meilleur

encore. Le lendemain la C... me réveilla , en m'apportant un écrain de pierreries, dont elle m'enseigna l'usage ; mon amant me les envoyoit. Je me levai , on prit sur moi la mesure d'un habit superbe , que je mis dès le soir même. J'eus des maîtres de musique , de danse , & tous ceux enfin qui sont nécessaires pour suppléer à l'éducation du Village , & pour enseigner les bagatelles agréables qui forment les femmes. Que vous dirai-je ? dans six mois leurs leçons , & celles de l'habile C... la conversation de mon amant , ces soupers délicats , l'envie de plaire , qui nous est si naturel , me rendirent telle que je croyois avoir changé d'être. Le prélat étoit tendre & constant ; je répondois à ses sentimens , parce que je ne voyois que lui. La C... née pour prêcher la friponnerie en amour , & les infidélités , fut religieuse au point de ne faire aucune infraction au traité ; chose qu'on ne verra

verra de long-tems, & qui ne tire point à conséquence. L'Evêque jouit du privilège exclusif dans toute son étendue ; il s'attacha sérieusement à moi ; mais par une fatalité jointe à mon sort, il fut obligé de quitter Paris, pour aller résider. Il m'en fit part, & à la C.... on n'imagina qu'un seul expédient pour me conserver à sa tendresse, ce fut de me travestir en homme ; j'acceptai sans balancer : l'Evêque fit lui-même cette vêtue, plus agréable pour lui qu'aucune autre cérémonie. Le jour fixé pour mon départ, après avoir remercié la C.... à qui je croyois avoir les plus grandes obligations, je dis adieu en cavalier à cette fille, chez laquelle j'avois si souvent changé d'état. Je suis brune, mon teint me servoit dans cette circonstance. Je passai dans le voyage, & en Province pour le valet-de-chambre de sa grandeur ; mais il fut plus le mien que je ne fus le sien. Ma chambre étoit à côté de la sienne, à cause des emplois que j'avois auprès de lui. Que

je lui faisois aimer la solitude ! il passoit avec moi bien des jours que l'on croyoit donnés aux affaires, & toutes les nuits que l'on croyoit qu'il passoit seul. Notre ardeur nous trompa, de quelques ménagemens que nous eussions fait usage, je m'apperçus que je portois un fruit de l'incontinence de l'Evêque. Sa douleur étoit au comble, à ce qu'il me parut : il me garda tant qu'il lui fut possible de le faire, sans donner des soupçons ; & enfin il me fit partir en chaise de poste pour cette Ville, avec une adresse à une femme de confiance. Je descendis chez elle, & mis au monde le fils de l'Evêque, dont cette femme se chargea. J'étois disposée à retourner auprès de mon amant, quand j'appris qu'il étoit parti pour L.... en conséquence d'ordres supérieurs. Il n'y avoit pas d'apparence que je fusse l'y chercher ; & je compris, après bien des lettres inutiles, que ma fécondité malheureuse avoit été la source de son dégoût : ce sont

des fautes que ne pardonnent point les amans sacrés. Je me livrai à l'affliction; mais de quels maux est-elle le remède? la nécessité de songer à ma subsistance pour l'avenir, fit diversion à tous mes regrets. Cette femme chez qui je demeurois, par pitié pour moi, me fit présenter à Madame de Mongol, auprès de laquelle je suis depuis quelques années. Je jouissois d'un peu de tranquillité, quand votre vue a rallumé dans mon cœur les feux mal éteints du plaisir, ou plutôt vous m'avez fait connoître l'amour pour la première fois : & quel amour que celui que la raison prive d'espérance ! Ciel ! qui m'avez produite pour me persécuter, je dois donc toujours passer du malheur à l'infamie, de l'infamie au malheur !

Justine méritoit que je la plaignisse; je savois qu'il y a des passions qui nous emportent loin de nous, sans que la rapidité des sentimens qu'elles inspirent, nous permette de former un seul

raisonnement : ce sont des passions combinées avec des connoissances fortuites qui font les destins que Justine accusoit. Les destins sont des chimères, l'avenir n'est rien, & ne peut être prévu par qui que ce soit. Pouvois-je d'ailleurs reprocher à Justine le goût qu'elle avoit pour moi ? il semble que tous les cœurs soient égaux en amour ; & de ceux que l'on possède sans partage, il n'en est point qui ne soit précieux. Je suis touché, lui dis-je, autant qu'on peut l'être, de l'amour que vous me montrez ; vous savez que je ne puis le payer de retour, la certitude que vous en avez vous ôte l'espoir ; l'inconstance de notre nature achevera de vous dégager, & vous rendra le repos du cœur. Si je savois, ajoutai-je en l'embrassant, un autre remède à vos chagrins.... Non, me dit-elle, en me repoussant foiblement, tout autre remède ne fait qu'aggraver mes maux ; vous m'apprenez inutilement le prix d'un bien qui ne peut être à moi. Quelle complaisance!...

Dieux ! pour la dernière fois... La douleur & le plaisir se combattoient mutuellement , & lui ôtoient la parole : revenue à elle-même , elle se dégagea de mes bras , & sortit.

Le Baron vint me voir quelques momens après ; je ne sai , me dit-il , ce qui vous a fait suspendre vos visites chez Madame de Mongol ; vous aviez paru la voir avec plaisir , elle y répondoit : vous dirai-je plus ? depuis votre absence , l'inquiétude qu'elle a montrée sur ce qui pouvoit en être la véritable cause , son habitude de me parler de vous , & de ramener la conversation sur votre compte , son humeur enfin m'a appris qu'elle vous aimoit : les changemens dans l'humeur , sont des effets certains de l'amour. Mais vous , Marquis , ne vous en êtes-vous point aperçu le premier ? votre conduite me l'a fait croire ; je ne puis m'imaginer que vous ayez été indifférent aux douceurs de son commerce , & aux distinctions qu'elle vous a prodiguées. Peut-être par un senti-

ment généreux, vous faites-vous violence; vous cédez vos droits à un rival que vous aimez, vous avez démêlé ma passion pour la Comtesse. Monsieur, lui répondis-je, il est beau que vous le pensiez, & il m'est bien doux que vous en jugiez mon cœur capable; mais je ne vous ferai point un sacrifice imaginaire, ce seroit une espece de vol à vos sentimens; les principes des actions louables, sont ceux de la sincérité. Je vous avouerai donc que j'évite la Comtesse, parce que je vois ailleurs ce qui seul peut faire ma félicité: son aimable fille possède mon cœur & m'a donné le sien: les assurances que j'en ai, augmentent mon ardeur, loin de la ralentir; il me faudroit sa main pour me rendre le plus fortuné des hommes. J'ai étudié son caractère, son esprit, les qualités; j'ai pour ainsi dire épié les premiers sentimens que la Nature a fait éclore chez elle, j'ai connu tout ce qu'elle vaut. La possession & les faveurs d'une beauté aussi touchante, ne sont pas, dans les

circonstances où je me trouve, ce qu'elle me fait désirer avec le plus d'empressement; jugez de l'empire qu'elle a sur moi: l'inclination de la Comtesse que j'ai trop remarquée, vient traverser toutes mes espérances. Que je suis heureux, dit le Baron, que nos intérêts se trouvent unis! les obstacles sont grands, mais ils ne sont pas insurmontables; vous avez fait prudemment de fuir dès les commencemens Madame de Mongol; & une occasion se présente, pour servir de prétexte à une absence plus longue. Le Duc D... sous les ordres duquel j'ai servi, m'écrit pour m'engager à l'aller voir à sa Terre; le Président P... & le Vicomte de L... qui s'y rendent aussi, devoient me venir prendre après le dîner; vous me remplacerez, pendant ce tems je chercherai les moyens d'arranger ici nos affaires communes.

J'acceptai le parti sans tarder, j'écrivis une lettre à Eléonore, pour l'informer de mon départ, & des raisons qui m'arrachotent à elle; je lui mandai que

c'étoit un mal nécessaire, & l'unique voie de procurer notre union; qu'elle me plaignît, & qu'elle m'aimât toujours. Elle me fit cette réponse sur le champ.

« Si je n'étois que raisonnable, j'ap-
» prouverois tout ce que vous avez des-
» sein de faire; mais je vous aime, &
» la séparation dont vous me parlez,
» doit me sembler injuste & cruelle. Le
» Baron a trop de prudence; il n'au-
» roit pas résolu pour lui-même ce qu'il
» vous a conseillé. Son propre intérêt,
» sans qu'il le croie, l'empêche de voir
» quel coup sensible il me porte: je ne
» me plains que de lui, quoique je
» puisse accuser quelqu'un de plus cher.
» Vous me parûtes hier au soir moins
» tendre qu'à l'ordinaire, & aujourd'hui
» vous vous déterminez facilement à me
» quitter. Ah! Marquis, n'aurois-je pas
» quelque raison de vous croire inconf-
» tant? mais non, j'éloigne de moi ces
» idées, je ne vous ferai point une pa-
» reille injustice; vous m'aimez: ne sai-
» je pas quelle douleur font de simples

» soupçons? comment se résoudre à cau-
» ser la moindre peine à l'objet de son
» amour? je voudrois vous cacher jus-
» qu'à l'affliction où va me plonger votre
» absence, n'y songez que pour vous
» assurer de ma tendresse : puisque vous
» me quittez pour moi-même, je dois
» m'efforcer de vous consoler.»

J'éprouvai mille différens mouvemens à la lecture de cette lettre; je ne pouvois soutenir l'idée de ma chere Éléonore abandonnée à la douleur : je doutois encore si je devois aller chez le Duc, quand un Carosse s'arrêta à la porte de l'hôtel; le Président & le Vicomte en sortirent; & avant que je les visse, mon oncle les avoit déjà prévenus que je tiendrois sa place. Ils me promirent des plaisirs sans nombre; & ne pouvant m'en défendre, je partis avec eux, après avoir recommandé au Baron les intérêts de mon amour.

Nous arrivâmes au château du Duc; cette belle maison est située au pied d'un coteau, des jardins enchantés l'ac-

compagnent; il y a des terrasses en amphithéâtre, des eaux, des bois, un parc immense. Le Duc me reçut très-bien; j'y trouvai une compagnie nombreuse de l'un & de l'autre sexe : il me parut qu'il y régnoit une liberté aimable, & que tous les habitans de ce charmant endroit ne respiroient que la joie. Avant que je dise de quelle façon je passai mon tems, il ne sera pas inutile de dire ce que c'étoit que le Duc.

Ce Seigneur qui étoit sur le déclin de l'âge, avoit beaucoup d'esprit; esclave toute sa vie des plaisirs auxquels il avoit sacrifié de grands biens dans sa jeunesse; mais des successions considérables l'avoient toujours mis en état de satisfaire ses goûts. Affaibli sous le poids de son bonheur, il ne formoit plus de desirs; tout son esprit ne pouvoit réparer à cet égard les pertes qu'il avoit faites. L'art & le raffinement dans la science des voluptés, l'en avoient privé. A peu près comme nous voyons un homme habitué aux ragoûts recherchés, ne pouvoir plus

revenir aux mets naturels & salutaires. Il avoit dissipé le fond précieux de la santé & de la vigueur ; il se cherchoit & ne se trouvoit plus *. Cependant il n'épargnoit aucuns soins pour atteindre , ou pour imiter du moins l'état heureux où il s'étoit vu. Il attiroit chez lui , par les invitations les plus polies , & encore plus par des fêtes presque continuelles , les Dames & les Seigneurs des environs. Il y avoit dans le château trente ou quarante chambres propres à recevoir les étrangers. Le Duc qui entroit dans les plus simples détails , dispoſoit les chambres occupées par les hommes & par les femmes dans un ordre alternatif : ce mélange étoit le même partout ; les clefs des chambres étoient communes , les verroux étoient inconnus. Par une imagination dont on découvrira l'objet dans la suite , les lits

* *Moi-même je me cherche , & ne me trouve plus.*

Hippolite dans Phédre.

destinés aux Dames, avoient été faits plians & élastiques, mais à un certain point, de sorte qu'il falloit deux poids égaux, chacun à celui d'une personne ordinaire, pour mettre en action le ressort des lits. Sous chacun de ces lits, étoit placée une bascule; une des extrémités touchoit au-dessous du lit, & y étoit attachée à l'endroit du centre de gravité. L'autre bout répondoit entre le chevet & la muraille. A cette dernière extrémité des bascules, on avoit ajusté des fils d'archal, qui, au moyen d'autres petites bascules de renvoi, telles qu'on en use pour les sonneries des horloges, alloient remuer dans un appartement éloigné, des sonnettes correspondantes. Cet appartement séparé des autres, étoit celui du Duc; les sonnettes étoient placées à l'entour; chacune avoit son étiquette, & portoit le nom des dames qui occupoient alors les chambres. Les tons étoient distincts & en accord; dans le silence de la nuit, leur variété & leurs rencontres différens faisoient

un carillon si agréable, qu'on eût cru entendre des hymnes à l'Amour. Les sons étoient une vive représentation des mouvemens qui les occasionnoient : au commencement mesurés, ensuite rapides, peu après confondus, plus marqués enfin, se rallentissant & cessant par degrés. Le Duc arrêtoit à son gré l'effet de ces sonnettes : comme il étoit sujet aux insomnies, il avoit inventé ce jeu pour se récréer. Entre les bras d'un amour inutile, son imagination & cette harmonie qui signifioit tout ce qu'il vouloit, lui rendoient quelquefois des étincelles de sentiment.

Je donnai à ma chere Eléonore les premiers instans de mon séjour ; notre sensibilité augmente, à mesure que nous nous éloignons de ce qui nous est cher : je lui écrivis une lettre que le tendre amour auroit avoué. Quand je me sus satisfait à cet égard, je rejoignis la compagnie du Château ; & les plaisirs qui s'empressoient à remplir nos momens, en devinrent mille fois plus pi-

quans pour moi. Nous fîmes grande chere au souper; le Duc l'aimoit, & son luxe étoit bien entendu. Je m'aperçus dès le soir que chacun des convives s'étoit arrangé; il n'y avoit presque point de cœurs désaffortis : le Duc présidoit encore à ces distributions, & marquoit à table les places suivant l'ordre des appartemens. Quant à moi, je me trouvai près de la Présidente D. B... c'étoit une femme d'une taille avantageuse; son corset renfermoit des appas formés & bien conservés. Elle avoit de ces grands yeux noirs qui entrent d'abord en conversation, qui disent, & qui font mille choses dans un instant. * Par une espece de libertinage d'esprit, je m'accoutumai à ces yeux, & bientôt une intelligence parfaite fut établie entre nous; de façon que je me trouvois comme en pays de connoissance. Nous étions au dé-

* *Patrantes oculos.* ———— Peiron.

fert, & les domestiques s'étoient retirés; je mis en avant avec elle de ces propos, enfans de la liberté, qui peignent le sentiment d'une manière confuse, & dont les esquisses doivent être animées par des coups pleins de vie & de force. Pour les employer il ne me manquoit que le lieu & l'occasion : je tâchai de l'en convaincre; je lui fis toucher du doigt la vérité de ce que j'avançois; elle me trouva en état d'exécuter mes idées. Pour m'assurer si son goût s'y prêteroit entièrement, je pris une voie détournée, qui me conduisit à une légère épreuve; elle sentit mon adresse, & comme je persistois, elle prit le parti de s'en amuser; mais bientôt je lui parus dangereux : il lui survint un tremblement dans les mains; son trouble augmenta, & la fit balancer sur sa chaise : je suivis le même mouvement, & en nous prêtant un secours mutuel, nous tombâmes tous deux à la renverse.

Cet événement attira les yeux de

tous les convives, qui n'en avoient pas soupçonné la cause, chacun étant à peu-près occupé de la même façon que nous. On se remettoit de part & d'autre de son dérangement, & on s'empressoit en foule d'aller nous relever. Le Duc crioit : Eh ! Mesdames, ce n'est pas au Marquis qu'il faut courir, il se porte bien, j'en suis sûr, il est d'un fort tempérament ; c'est Madame la Présidente qui se trouve mal ; Messieurs, je vous la recommande.

La Présidente, quand elle tomba ; se trouvoit au fort de son évanouissement ; ses yeux après avoir roulé quelques instans, se fermerent : on n'en pouvoit tirer d'autres signes de vie que de soupirs & quelques mouvemens. Les Dames lui jettoient malicieusement de l'eau sur le visage ; elle reprit ses esprits : ah ! Marquis, dit-elle.

Je m'étois trouvé très-embarrassé ; Il n'y a pas de personnes qui serrent

plus étroitement que celles qui s'évanouissent. Enfin je m'étois soustrait ; la Présidente ayant lâché prise , ma serviette m'avoit aidé à cacher mon trouble , & je m'étois relevé en soutenant le voile qui couvroit ma disgrâce. Cette situation donnoit à penser , quoiqu'elle ne fût pas absolument des plus développées : elle fournit au Duc matière à de nouvelles plaisanteries , qui exciterent les ris , & rendirent la conversation générale , jusqu'au moment où on se leva. La main de la Présidente m'appartenoit à bien des titres ; je la conduisis à son appartement , qui étoit , suivant l'ordre , à côté du mien. Je m'étois imaginé que notre aventure lui donneroit un peu d'humeur , mais je m'étois trompé ; elle avoit pris la chose en femme du monde , & sa gaieté n'en fut point altérée. Madame , dis-je , le hasard & l'amour sont aveugles , tous deux m'ont fait commettre une faute ; me permettriez-vous de la réparer ? Il n'est rien , me répondit-elle , à quoi

je ne consentisse pour votre justification. Et il n'est rien , repris-je , que je desiré plus violemment que de trouver grace auprès de vous. Nous convînmes que dans deux heures je me rendrois chez elle pour me justifier. Pendant les deux heures que je passai seul , je fus toujours , par une illusion de l'esprit assez rare , dans le même état que si je n'avois pas dû être seul : je me figurois être encore à côté de la Présidente , & dans la même position qui avoit occasionné notre chute , tant une imagination échauffée a de pouvoir.

Tout étoit dans un silence profond , & un plus long délai auroit fait monter indubitablement mon impatience à l'excès , quand je passai chez la Présidente. Une petite lampe ne fournissoit qu'une foible lueur pour indiquer le lit où je trouvai cette Dame : elle m'admit auprès d'elle , & à toutes les justifications que je desirois : je fus le moins criminel & le plus heureux des hommes. D'abord j'avois voulu reprendre l'histoire

de notre chute , & je lui en expliquois la cause. Laissons, me dit-elle , un accident qui ne pouvoit nous intéresser que quelques instans , & dont j'ai ri la première ; parlons un peu de votre esprit , Marquis, je vous en ai trouvé un d'une justesse & d'une solidité.... Dès le moment que je vous ai vu , j'ai désiré de passer avec vous un quart d'heure , vous avez de ces figures intéressantes qui promettent beaucoup , & vous tenez davantage, si j'en crois mon discernement. L'esprit que vous m'accordez , Madame , lui répondis-je , consiste chez moi dans une contention qui dure presque toujours , & dont votre mérite seul pourroit me rendre capable ; par tempérament je suis réfléchi , j'entens assez bien le sentiment , & je réussis à l'inspirer mieux que vous ne le savez encore. Oh ! je n'en doute point , reprit-elle , on ne connoît pas son monde , à le voir en public , où l'on est ordinairement dissipé , & c'est (ajouta-t-elle en se tournant de mon

côté tout-à-fait) c'est précisément dans une confiance réciproque telle que l'on n'a rien de caché... Je l'éprouve, Madame , interrompis-je , & par une reconnoissance également douce & facile , je veux vous faire part de quelques-unes de mes productions ; trop heureux si elles sont de votre goût. Par exemple, Madame, celle-ci ; c'est *le pouvoir de l'Amour*. L'amour est fils de la vue & du desir, il s'insinue adroitement dans un cœur , avec peine d'abord... quand il y est , il s'étend, il remplit le vuide qui est par tout sans lui... on voudroit le chasser , mais en vain ; il est maître de la place , & les charmes qu'il emploie sont si forts , qu'après l'avoir repoussé , on l'attire sans le vouloir... ces combats jettent le trouble dans l'ame , & par leurs secousses réitérées... la rendent avide de plaisir... enfin l'ivresse succède , un épanchement délicieux... Sentez-vous cela, Madame ? la mémoire me manque...

Ah ! . . . oui Marquis , que vous avez d'esprit ! je sens poursuivez quel plaisir !

Dans ces circonstances , Madame , le cœur fait un effort & chasse l'amour ; mais ce Dieu en sortant laisse des traces & des effets qui le font regretter : la voie est frayée la brèche reçoit le vainqueur ; il revient à la charge plus animé que jamais il remet tout sous son obéissance le bonheur le précède , les plaisirs dictent de nouveau ses loix , & poussent des cris de joie dans la place une extase un délire Dieux !

C'est cela ! ah Marquis ! que vous peignez bien ! répétez j'y suis.

La matière que je traitois étoit inépuisable ; je ne pouvois tout dire , & la Présidente , à qui mes réflexions en avoient fait naître de nouvelles , prit à son tour ma place. Qu'elle la remplit bien ! l'effort qu'elle donnoit à son éloquence , & la rapidité de son débit , marquoient parfaitement combien le

sujet lui étoit cher. Elle vouloit me convaincre qu'en fait de sentiment, l'habileté est le partage du sexe ; & que dans cette carrière , nous ne pouvons tout au plus que le suivre. Je lui sus bon gré des peines qu'elle se donna pour m'en persuader ; je lui prêtai pendant ses discours une attention qui lui donna tout le contentement imaginable ; & j'appris dans cette occasion que quand deux personnes ont les mêmes principes & les mêmes opinions , il n'y a gueres moins de plaisir à écouter qu'à parler.

Revenons à votre esprit , Marquis , dit la Présidente ; il me convient fort , & je le préfère à tous ceux qu'un peu d'usage m'a fait connoître. Vous êtes vif & modéré quand il le faut ; il n'y a rien de si rare dans le monde que l'à-propos. J'ai vu des jeunes gens , qui par une trop grande précipitation font perdre la moitié de ce qu'ils disent ; ce sont de bonnes choses pourtant , mais le moyen de goûter un

homme qui balbutie ? D'autres ont un style décousu , qui ne se conforme aux idées de personne : le charme de la conversation consiste à disputer & à se réfuter également , & à tomber enfin d'accord de quelque chose. J'en connois d'autres , (& le Président D. B. . . . est du nombre) qui ont l'esprit d'une lenteur d'une sécheresse ! pour les animer & tirer d'eux quelque parole ; il faudroit , je crois , les traiter comme des enfans paresseux.

Je laissai la Présidente très-satisfaite de mon esprit , & je retournai vers le jour à mon appartement. Je dormois encore quand un valet - de - chambre vint me dire que le Duc vouloit me parler. Je m'habillai promptement , & me rendis chez lui. Comment donc , me dit-il , vous êtes un Héros ! la Présidente doit se féliciter de votre séjour ici , quelle nuit pour elle ! Ces paroles me surprirent ; je ne savois qui pouvoit avoir appris au Duc l'em-

ploi que j'avois fait de la nuit. Cessez d'être étonné, reprit-il en riant, je fais une partie de ce qui se passe chez moi, en vertu d'un Talisman que fit un habile enchanteur en bâtitant ce Château. Le Duc me dit ensuite à quelle heure j'avois commencé d'entrer en conversation avec la Présidente, & de combien d'incidens notre entrevue avoit été mêlée. Ma surprise augmentoit; je retrouvois la vérité dans tout. Enfin le Duc, tirant les cordons d'un petit rideau qui régnoit au tour de sa chambre, je vis cette multitude de sonnettes dont j'ai parlé, avec les étiquettes. Le Duc m'expliqua leurs dispositions, le mécanisme des lits, & l'usage des clefs communes : outre la nécessité, dit-il, d'avoir fait les lits élastiques, pour l'effet que vous voyez qui en résulte, vous devez encore avoir senti la bonté qui provient de leur ressort. Monsieur, lui demandai-je, comment se fait-il que vous ne vous trompiez point? un autre que moi
pouvoit

pouvoit se trouver avec la Présidente. Votre réflexion est bonne , me répondit-il , mais la chute d'hier au soir suffisoit pour me faire rencontrer juste : d'ailleurs l'air de liberté dont on jouit chez moi , & un peu de discernement , m'aident beaucoup à découvrir les intrigues. Si je manquois de ces secours , il me seroit aisé d'y suppléer , en faisant ajuster de nouvelles balçules aux portes des chambres , je saurois à point nommé que Monsieur est entré chez Madame mais je n'ai pas besoin de perfectionner l'invention. Pour prix des plaisirs que l'on goûte , je n'exige qu'un peu de bonne foi , & la complaisance de me faire l'histoire de la nuit. Marquis , détaillez-moi , je vous prie , comment tout s'est passé.

Quand j'aurois voulu m'en défendre , le Duc n'en étoit pas moins dans ma confiance , malgré moi ; je ne crus pas devoir lui refuser la satisfaction

qu'il me demandoit. Je lui fis donc un récit véritable , & je n'omis aucun des détails , parce qu'il m'en parut extrêmement jaloux ; ma façon de narrer lui plaisoit , il ne me fit grâce de presque pas une circonstance. Quand j'eus fini : pour reconnoître , dit-il , votre sincérité , je veux que vous changiez ce soir d'appartement ; j'ai invité la femme de mon Bailli , elle doit coucher au Château ce soir , vous serez voisins , & je crois que le Bailli ne s'en trouvera pas si bien que sa femme. Le Duc me dit ensuite que quand il invitoit des Dames , il n'invitoit pas les maris ; que si pourtant ils accompagnoient leurs femmes , il les logeoit séparément , ce qui s'accordoit avec l'usage , & qu'il se gardoit bien d'apprendre aux maris le mystère des sonnettes ; que ceux qui l'avoient su avant l'Hymen , n'en venoient pas moins le voir , mais sans leurs femmes. Qu'enfin par la discrétion des hommes , ce secret

n'avoit point jusqu'alors été divulgué.

Sans doute on dira que je mets le caducée dans les mains du Duc ; mais sans avoir recours aux exemples qui pourroient le justifier , n'est-il pas constant que c'est la nature de l'intérêt qui fait la honte ? Le Duc n'avoit d'autre intérêt que d'établir un commerce de plaisir , entre lui & ceux qui venoient le visiter.

Là femme du Bailli arriva le matin même : c'étoit une beauté touchante , d'une blancheur parfaite ; des yeux bleus & languissans , tels qu'on en donne à la volupté ; des levres d'un vif incarnat , voilà ce qui me charma chez elle. Elle n'avoit que six mois d'Hymen , de sorte qu'à tous égards elle méritoit des soins. L'état de son mari , & peut-être ses agrémens empêcherent les Dames de lui faire beaucoup d'accueil. Ce fut une occasion pour moi de me distinguer par mon empressement à l'amuser : j'eus des rivaux dans ce projet ; mais je réussis mieux à me

faire écouter. La bonne humeur & un ton de gaieté naturelle ne peuvent manquer de plaire : les amours sont des enfans qui aiment toujours à rire. Peu-à-peu j'engageai la Bail!ive à parler ; je connus la portée de son génie , j'y proportionnai mes louanges & mon entretien. Quoiqu'elle n'eût pas assez d'usage & de pénétration pour s'apercevoir de mon dessein, elle répondit à mes vues, le cœur & l'inclination firent les frais de tout , & furent de moitié avec moi , pour m'aider à la séduire. J'étois placé à table à côté d'elle, par un nouvel arrangement ; je ne cessai de fixer son attention. Elle n'avoit du goût pour mes plaisanteries , elle prêtoit une oreille avide à mes contes, & ne détournoit pas la tête à l'encens que j'y mêlois avec adresse. Le Duc nous examinoit & fourioit. La Présidente me minaudoit de loin. Au dessert je rendis mon rôle plus intéressant ; la joie du repas qui s'anime alors, & le Champagne pétill-

lant apprivoisent les cœurs les plus farouches ; c'est l'instant privilégié pour les tendres aveux , & où l'on jette les fondemens des bonnes fortunes. J'en profitai , j'exagerai mon ardeur ; la Baillive se livroit à la douceur de penser que je l'aimois , je voulus m'insinuer d'une façon plus particuliere , & prendre une espece de possession des biens que je desirois ; j'étois dans la route , quand on voulut m'arrêter. Songez , Madame , lui dis-je , que vos refus sont injustes , & que le moindre mouvement fera soupçonner , ce que vous voulez empêcher. La raison , ou plutôt l'innocence me cédoit le terrain pas à pas , & mes affaires prenoient le meilleur tour du monde , quand la compagnie se leva , à l'exemple du Duc. Cette petite disgrâce me mortifia extrêmement : j'ai su depuis que la Baillive n'en avoit pas été moins touchée.

La journée étoit belle , on se dispersa dans les jardins : la Baillive que les fumées du Champagne avoient un

peu troublée, s'appuyoit sur moi ; parvenus insensiblement à un labyrinthe, nous nous y enfonçâmes. La Baillive se plaignoit d'un mal de tête violent ; je la fis asseoir sur un banc de gazon , pour y prendre du repos. Sa tête étoit appuyée sur une pallissade de tilleuls ; je me mis à ses côtés , elle ferma bientôt les yeux. Je la considérai quelque tems , ses couleurs animées m'enchantotent ; quand je la crus endormie , j'appliquai mes lèvres sur les siennes , je glissai même entre elles une organe adroit & flexible : d'autres charmes enlevoient mon ame aux premiers. Un sein d'un contour admirable , & qui sembloit en soupirant appeler tout Cithere à son secours , eut l'hommage de mes baisers sans nombre. Ce badinage m'enflâmoit ; je portai plus loin mes vues, j'écartai les obstacles qui s'opposoient à mon entreprise ; je voyois l'aurore du bonheur ; & il alloit luire pour moi , quand j'entendis du bruit derriere la palissade. Ah ! Marquis,

se peut-il que vous fassiez un pareil usage de votre esprit ! C'étoit la Présidente qu'une maligne curiosité avoit conduite sur nos pas. Je remis promptement tout dans l'ordre ; la Baillive s'étoit réveillée , & nous nous éloignâmes sans rien dire.

Mes friponneries méritoient bien ces désagrémens : & j'en aurois pu convenir , si la violence de mes desirs , si cruellement trompés , m'eût permis d'être tranquille. Je m'apperçus que les yeux de la Baillive se mouilloient de pleurs , ma peine en fut augmentée. Je ne sais , me dit-elle , quel étoit votre dessein , & quelle surprise vous me vouliez faire ; mais cette Dame vous a vu ; elle est méchante , & me rendra la fable du Château. Détrompez-vous , Madame , lui répondis-je ; la Présidente n'oseroit me causer ce chagrin : j'ai en main de quoi me venger ; & je saurois faire retomber sur elle l'effet de sa malice. Au reste le moyen de déconcerter les mauvais plaisans

sans, c'est de payer d'assurance ; il est permis de se défendre contre eux & de tout nier avec mépris , tant qu'ils ne sont pas en état de nous convaincre ; c'est moins trahir la vérité, que repousser une injure.

Je parvins de la sorte à tranquilliser son esprit ; mais à notre retour au Château , quand elle vit notre surveillante, elle ne put s'empêcher de rougir. Je m'approchai de la Présidente : Petit perfide ! me dit-elle. On ne peut pas, lui dis-je, ~~être~~ infidèle, quand on n'a fait aucun serment de fidélité. Quoi ? dit-elle , ce serment n'est-il pas entendu, quand on s'est montré du goût l'un pour l'autre ? qu'on se l'est prouvé ; & quand d'ailleurs , ajouta-t-elle d'un air piqué , je puis dire avec confiance que de mon côté je ne me connois aucun prétexte... Vous ne pouvez, interrompis-je , Madame, être plus contente de vous que je le suis : j'ai senti le pouvoir de vos charmes ; mais le don de plaire ne fut ja-

mais le partage d'une seule : le plaisir qui nous a unis, m'attache à tous les objets aimables, & me défend de vous oublier. Oui, je vous le prouverai en toute occasion, & je vous rapporterai un cœur que vous voulez bien regretter ; vous avez trop de connoissance pour ignorer qu'on ne peut pas en user mieux, & vous ne me ferez point de tracasseries inutiles. La Présidente alloit répliquer ; je la quittai. Le Vicomte de L. . . l'entreprit, & je vis bientôt qu'il étoit désigné mon successeur.

J'avois rejoint la Baillive ; je lui proposai de jouer jusqu'au souper. Occupé l'un de l'autre plus que de tout le reste, nous reprîmes notre gaieté, la table l'augmenta ; mais sans perdre de vue mon principal objet, je mettois de la tendresse dans tout. La Baillive paroissoit charmée de moi, elle avoit à longs traits le poison de mes discours : je hazardai de reprendre avec elle les droits qu'elle m'avoit accordés.

au dîner ; les contre-tems que nous avions effuyés , lui laissoient de la défiance , elle voulut me résister. Quoi , Madame , lui dis-je , refuser si peu de chose à tant d'amour ? restera-t-il sans récompense ? que lui accorderez-vous donc ? ... Tout , dit-elle , en fixant sur moi des yeux qui nageoient dans le plaisir. Pendant ce combat , qui dura peu , j'étois parvenu au point fixe du sentiment : dans toute autre circonstance , & avec des moyens différens , je ne l'aurois pas si facilement trouvé : si je ne puis m'exprimer avec plus de clarté , c'est que le sentiment que je traitois étoit obscur. Le prix que j'avois obtenu , surpassoit de beaucoup mes idées ; mon étonnement en fut au comble , mon agitation redoubla , de sorte que , couvert d'un côté des marques de la victoire , & cédant secrètement moi-même , je fus vainqueur & vaincu.

La promptitude avec laquelle tout ceci s'étoit passé , auroit trompé les

yeux d'un Argus ; le sentiment est un éclair , quand après avoir été contraint il s'échappe , la vivacité qu'il avoit acquise , ne lui fait rien perdre par une irruption subite ; deux gouttes d'eau ne peuvent éteindre un bûcher : c'est ce que nous ressentîmes dans peu d'instans. Sur ces entrefaites le souper finit , & j'en conçus les plus grandes espérances ; mais le Duc , qui vit l'action avec laquelle je me levois , se plut à m'arrêter : il proposa un Pharaon , & dit qu'il le donneroit avec moi ; on l'accepta. Nous ruinâmes les Pontes , nous leur tîmes jeu bien avant dans la nuit , & mon bonheur fut d'une constance à me faire maudire cent fois les jeux & leurs inventeurs.

Les Dames s'étoient retirées avant nous ; je n'avois pu rien arranger avec la Baillive , & je craignois de me tromper d'appartement ; un domestique me l'enseigna , en me conduisant à celui qui m'étoit nouvellement destiné. Je n'observai point un long délai , & dans

un état à faire le moindre bruit qu'il me seroit possible , je gagnai la porte désirée , que j'ouvris avec la clef commune dont je m'étois muni. J'entrai , & je refermai avec beaucoup de précaution.

Je prêtai l'oreille pour essayer si je n'entendrois point respirer , ce fut inutilement ; je pris à gauche , après avoir fait quelques pas je trouvai un rideau , je l'écartai avec vivacité , & j'avancai la main ; mais je ne rencontrai qu'une fenêtre. En continuant mes voyages , je trouvai ce que je ne cherchois point , des tables , une cheminée ; je donnai du pied dans un fauteuil , je chancelai , & je tombai au milieu dans les cercles d'un panier. Ceci me fut de bonne augure , j'espérai de rencontrer enfin celle à qui le panier appartenoit : effectivement le lit étoit proche , je reconnus les environs du chevet ; & de peur de plus mauvaise aventure , je me hâtai de me glisser aux côtés de la femme du Bailli. Elle dormoit ;

dormoit ; la fraîcheur de mon voisinage la réveilla , elle ne se rappella point qu'elle fût au Château. Encore à moitié endormie : Mon cher mari, me dit-elle , tu t'es bien fait attendre. Sa méprise me réjouit ; & sans la tirer d'erreur , je pris le parti de contrefaire le Bailli. Je m'établis en conséquence , & je donnai tous mes soins à le remplacer. Un ton de voix plus mâle sans doute que celui du Bailli , ne me permettoit pas de feindre long-tems , la Baillive en sentit la différence ; mais... dit-elle , cela n'est pas possible , il y a de l'extraordinaire dans cela moitié chagrine , moitié surprise de la nouveauté du cas , elle tenta de déconcerter mon projet , alors quittant un masque inutile , & qui ne pouvoit m'être avantageux : Madame , lui dis-je , pouvez-vous méconnoître un homme qui vous adore , & qui défie en ardeur tous les maris du monde ? ce n'est point à l'Hymen de payer

l'amour. Je vais cesser, (ajoutai-je en continuant toujours) je vais cesser de poursuivre un bien qui fait tous mes vœux, si je ne le reçois de vous même. Quoi ? c'est vous ? me répondit-elle , comment vous trouvez-vous ici ? ah ! . . . que je me fais bon gré . . .

Mon discours avoit fait sur elle l'impression que je pouvois desirer ; nous étions au point d'être également attendris & satisfaits : il n'y avoit point de *reconnoissance* mieux conduite ni plus touchante. Mais quand les mouvemens pathétiques se furent ralentis , ma délicatesse me fit trouver mauvais que la Baillive eût cru se réveiller dans les bras d'un mari ; il me parut que ce titre pouvoit me rendre jaloux avec succès. Je lui fis sentir à ce sujet tous les traits de la dissemblance d'un époux & d'un favori. En est-il de ces époux , (ajoutai-je avec un nouveau transport) en est-il un qui vous aimât ainsi ?

Je persuadois à la Baillive que le droit étoit de mon côté ; elle ne négligea rien pour m'appaiser , elle fut au-devant de mes reproches , & me témoigna le plus vif repentir à différentes fois. Cependant , par opiniâtreté de sentiment , après des excuses , qui m'avoient fait tant de plaisir , & dont tout autre eût été fléchi , je tenois rigueur à la Baillive , je ne pouvois lui pardonner de m'avoir confondu avec son mari. Elle désespéra de parvenir à me désarmer. Je n'ai jamais vu tant de rancune , me dit-elle , & à quel propos ? Il me semble que ce mari à qui vous en voulez , auroit un peu plus de raison de se plaindre ; rien ne vous peut toucher , j'y renonce. Elle me dit ces paroles d'un ton de dépit , & me tourna le dos. J'avois été singulier , & je voulus l'être jusqu'au bout ; charmé de me trouver à lieu de prendre une route qui ne me fût point commune avec les maris , je saisis cette situation , je fus humble & soumis ; j'y gagnai beaucoup , & au-lieu qu'en ne voulant pas

pardonner, j'avois occasionné notre rupture, en obtenant mon pardon, je rendis notre union intime, & notre plaisir accompli.

Par une réflexion qui me survint alors, je portois envie à ces heureux insectes que la chaleur du Printemps fait éclore, qui ne déploient leurs aîles que pour se chercher mutuellement dans les airs, dont le sort enfin est de vivre & de mourir étroitement unis; symboles de raison & de sagesse, seuls exemples du vrai bonheur. Quand ils ont rencontré ce bonheur, qui est la fin principale de leur être, il leur est permis de le goûter, autant qu'ils existent; aucun regret, aucune foiblesse ne rompent leur chaîne, le dernier instant de leur vie se perd dans le sein de la Volupté. Ce que la nature indulgente, me disois-je à moi-même, leur accorde pour une si grande portion de la vie, elle ne fait que nous le montrer pour quelques instans. Si nous portons les lèvres à la coupe des plaisirs, ce ne peut être que

par intervalles. Que ne nous laissez-vous, grands Dieux, nous enivrer à cette coupe, & mourir dans l'ivresse ! mais fans doute nous ne mourrions point ; le bonheur porté au comble par sa continuité, épurerait notre nature, nous deviendrions Dieux & Immortels.

Je ne faisois jamais de réflexions, que quand le cœur épuisé ne pouvoit plus me fournir de sentimens ; le dégoût, quelques efforts que je fisse pour l'écarter, vint m'assiéger dans les bras de la possession : les agrémens que j'avois idolâtrés, s'évanouissoient, mes desirs s'étoient écoulés comme un torrent, je me trouvois seul, quoiqu'avec la Baillive, & accablé de ses caresses. Que devenoit-elle à mon esprit ? Une femme ordinaire, imprudente, facile à vaincre, cédant par vanité autant que par foiblesse, & moins voluptueuse que livrée aux sens. Quel génie avoit-elle ? quelles ressources dans son entretien monotone ? La Présidente savoit mieux l'égayer, son esprit avoit du tour, elle

ne laissoit jamais de vuides dans les amusemens, elle prenoit cent figures pour le badinage, sa variété la rendoit presque toujours nouvelle. Il est vrai que l'intérêt de ses plaisirs, plus que la tendresse, étoit l'ame de ses mouvemens ; elle mettoit trop d'art où le beau naturel doit dominer, & l'on remarquoit aisément qu'elle rapportoit tout à elle. Coquette, & plus que coquette, on commençoit avec elle par le plaisir, on continuoit par l'illusion ; la connoissant mieux, on finissoit par le mépris. Quelle comparaison je faisois de ces deux femmes avec mon aimable *Eléonore* ! que le regret de leur avoir sacrifié étoit cruel à mon cœur ! Les transports qu'elles avoient excités en moi, les émotions que j'avois ressenties pour elles, me sembloient autant de crimes contre ma passion. Ah ! disois-je, ces preuves de tendresse, ces hommages qu'il m'a si peu coûté de prodiguer, ne devoient-ils pas être réservés

pour le pur amour, pour le seul objet qui en est digne !

J'étois plein de l'idée d'Eléonore ; je me la représentois avec tous les charmes dont elle étoit pourvue ; ces yeux qui me reprochoient d'avoir oublié leur pouvoir, ce beau corps qui, en sortant des mains de la nature, avoit été ma conquête, ces douceurs secretes, ces faveurs sans prix, dont ma flâme avoit été récompensée. Le sentiment de mon ingratitude ne fut pas le seul qui s'éleva dans mon ame, le véritable amour y rentroit dans tous ses droits ; j'éprouvai sa présence, je fus tout-à-coup embrasé ; je croyois être aux pieds d'Eléonore, je lui marquois, je lui prouvois le repentir de mes infidélités ; j'oubliois mes erreurs dans un abîme de plaisir..... & j'étois dans les bras de la Baillive ; mon retour à Eléonore étoit un nouveau crime.

La Baillive recevoit le tribut qui ne lui étoit pas destiné, & profitoit d'une distraction qui auroit dû lui être si dé-

s'avantageuse. Elle étoit comme ces parasites , qui se trouvant , par hasard , à une table qui n'étoit point préparée pour eux , dévorent les mets qu'un palais fin & délicat auroit savourés. L'avidité de la Baillive me tira de l'imagination qui m'occupoit. Ciel ! comment exprimer le dégoût , l'étonnement & le regret qui furent le fruit de mon réveil ! une seule pensée me consolait ; chere Eléonore , me disois-je , c'est votre idée qui vient de me rendre infidele ; mais craignant que cette idée ne me fît d'autres surprises , je m'arrachai brusquement aux caresses de la Baillive , & le jour paroissoit quand je rentrai dans mon appartement.

Je fus à mon réveil voir le Duc. De mieu en mieux , dit-il , Marquis ; vous êtes un homme prodigieux , on n'entend que le bruit de vos actions. Je viens , Monsieur , lui dis-je , vous demander les Invalides. Il faut , reprit-il , me dire à cet effet vos moyens , & me faire le récit de vos dernières Carr-

pagnes. Quand je lui en eus rendu un compte exact : Marquis , me dit-il , je sai que des fatigues multipliées peuvent diminuer l'ardeur pour la gloire ; mais elles ne doivent pas y faire renoncer : le Sexe auroit trop de plaintes à me porter , si je vous accorderois ce que vous me demandez ; tout ce que je puis , c'est de vous mettre en quartier de rafraîchissement auprès de la Baronne de... je ne crois pas que vous voulussiez faire tort à mon Aumônier , dont vous occuperez la chambre. Je remerciai le Duc ; il plaignit l'état où je me disois réduit , & regretta fort qu'il n'y eût point de dévote au Château ; à ce propos-là , Marquis , il n'y a pas de remède plus souverain ; quand il ne réussit pas , les Médecins doivent abandonner le sujet : il sort des dévotes une vertu qui régénere , c'est la véritable huile de Vénus. Au reste , on ne doit pas rougir d'une foiblesse à votre âge ; ce n'est point dans cette saison qu'elles tirent à conséquence ; les jeunes gens

renaissent de leurs cendres ! j'en connois de plus malheureux , ajouta-t-il en soupirant. A cette occasion il me fit l'histoire de ses propres foiblesses , & de tous les palliatifs dont il usoit. Jusqu'où va , dit-il , mon infortune ! je ne cherche plus de consolation que dans le récit des plaisirs d'autrui ; semblable à ces vétérans , qui , au coin de leurs foyers , entendent le détail d'un siège , où ils n'ont pu se trouver , leur joie est mêlée d'amertume ; la mienne est de cette nature.

Il me proposa ensuite de me rendre auditeur des aventures nocturnes qu'on lui racontoit ; je l'acceptai , & je me cachai sous une tapisserie , quand on annonça le Vicomte de L.... à qui j'avois résigné la Présidente.

Le Duc l'étonna autant qu'il m'avoit moi-même étonné , par l'explication du mystère des Sonnettes. L'ayant ensuite pressé de subir la loi ordinaire , le Vicomte y satisfit ainsi.

Vous savez , Monsieur , qu'on ne se

trouve pas impunément vis-à-vis de la Présidente ; elle a un manège de coquetterie sur lequel toutes ses actions, ses paroles, & ses regards sont concertés. Le goût du plaisir, qui est vif en moi, suffisoit d'ailleurs pour m'engager dans une affaire avec elle. Rien n'a été si uni que de nouer entre nous, & de dénouer l'intrigue ; ce sont de ces galanteries de plein pié, qui ne donnent pas la moindre difficulté ; mais la Présidente vouloit qu'il y en eût eu de ma part ; c'est une querelle assez bizarre qu'elle me fit d'abord dans le tête-à-tête. Madame, lui dis-je, vous ne vous rendez pas justice, jamais les obstacles ne doivent être de notre côté ; je ne fais point me faire valoir plus que je ne vaux ; j'ai peu de mérite, les personnes avec lesquelles j'ai des liaisons, y suppléent avec bonté ; vous avez sans doute connu des gens faits autrement que moi, qui vous ont donné des sentimens contraires ; je ne blâme point ces sentimens ;

mais il m'est impossible de m'y conformer, tel que je suis, je vous prie de ne me pas dédaigner. Peu-à-peu la Présidente goûta ma façon de penser, & même se gêna jusqu'à la trouver raisonnable. Les Sonnettes vous ont appris le reste ; elles auront dit peu de choses, notre entretien a été assez court. Je suis ennemi des tracasseries. La Présidente & moi ne nous convenant pas, nous nous sommes quittés sans regret, comme nous nous étions pris sans plaisir.

Je fus charmé que le Vicomte eût mortifié la Présidente, & qu'elle eût été trompée dans ce qu'elle chérissoit le plus. Le même matin j'entendis successivement de mon réduit plusieurs autres histoires, égales, quant au fond ; mais différentes par la tournure & les incidens. Comme elles n'ont point de rapport à la mienne, je la passe sous silence, me réservant d'en faire par la suite un recueil séparé.

Je reçus deux lettres, l'une d'Éléonore, & l'autre du Baron ; je tressaillis de

de joie , quand je reconnus les caractères de la première , elle contenoit ce qui suit.

» Vous dire que je vous aime , que
» rien n'égale mon ennui , depuis vo-
» tre départ , que je n'ai jamais trouvé
» les jours si longs , que les tristes jours
» où je ne vous vois plus , c'est ne dire
» qu'une même chose. Je ne me plains
» pas seule , vous avez les mêmes pei-
» nes à souffrir ; elles sont moindres sans
» doute , puisque nous les partageons :
» mais quand finiront-elles ? Quand re-
» joindrai-je mon corps à mon ame ?
» Vous êtes la mienne , vous êtes ma
» pensée , ma douleur & mon espérance.
» Que je suis attachée au Baron ! Il ap-
» prouve notre amour ; après vos let-
» tres , je n'en ai jamais lu aucune avec
» tant de plaisir , ni tant de fois que celles
» où il me flatte que je me verrai enfin
» unie à vous. Quand je parle à ma
» mère , c'est du Baron , & pour lui
» vanter ses bonnes qualités ; mais dans
» tout cela , cher Amant , c'est vous qui

» m'occupez , c'est vous que j'ai perdu ,
» & que je brûle de retrouver. Ah ! que
» vous me charniez cette nuit ! aimable
» & tendre , comme le jour que je vous
» cédaï , vous me répétiez mille fois je
» vous aime ; je vous écoutois , je vous
» voyois , vous égariez mes sens , vous
» m'enleviez tout ce que je voudrois
» vous donner au moment que je vous
» écris ».

La Lettre du Baron me fit presque
autant de plaisir.

» On vous aime ici plus que jamais ,
» & on vous aime beaucoup moins. C'est
» à vous d'expliquer cette énigme dans
» le sens le plus avantageux. Je m'ap-
» plique à m'établir dans le cœur de la
» Comtesse , & je remarque le progrès
» de mes soins. Mon rôle , dans tout
» ceci n'est pas le moins intéressant , je
» travaille au bonheur de plusieurs. En-
» core quelques intervalles , & je ferai
» jouer d'autres machines. La Comtesse
» sera bien difficile , si elle ne se rend à

» tout ce que je me propose de faire
» pour vous ».

Je fis à ces deux lettres les réponses que me dicta ma joie. Dégouté des intrigues, il me vint dans l'esprit de rédiger ces Mémoires. Puis-je mieux employer, me disois-je, un temps passé loin d'Eléonore, qu'à lui faire l'histoire de mon cœur ? Elle y verra quelque jour tout l'amour que j'eus pour elle ; elle y verra le pur sentiment, dès l'instant que je la connus, naître en moi, s'y fortifier par ses faveurs, y souffrir des altérations & des combats, avec des passions tumultueuses quand je m'éloignai d'elle, & triompher enfin des mêmes passions, par le seul pouvoir de son idée. C'est à cette occupation que je donnois chez le Duc les momens que je pouvois dérober au tourbillon des plaisirs sans cesse renaissans ; & j'étois parvenu à cet endroit de mes Mémoires, quand un Courrier du Baron m'apporta la lettre suivante.

» Soyez content, mon cher Marquis,
L ij

» soyons-le tous deux ; nous allons pos-
» séder ce que nous aimons. La Com-
» tesse m'avoit écouté , quand je lui
» avois offert mon cœur ; pour la déter-
» miner , j'ai proposé de lui faire , &
» à sa fille , une donation égale de mes
» biens ; l'avantage considérable qu'il y
» avoit pour elle dans cette proposition ,
» lui prouvoit la force de mon amour ,
» & la portoit à me récompenser. Mais
» elle a voulu savoir quels motifs m'en-
» gageoient à frustrer mes héritiers , en
» donnant une partie de mes biens à sa
» fille ; elle me faisoit même à ce sujet
» des représentations. J'ai saisi une oc-
» casion si favorable de lui découvrir
» votre amour pour Eléonore ; & ne
» voulant pas, m'a-t-elle dit, être moins
» généreuse que moi , elle vous donne
» sa fille. Venez , mon cher Marquis ,
» on n'attend que vous pour un double
» Hymen ».

Je fus quelque temps immobile de plaisir ; reprenant mes sens, je volai

chez le Duc le remercier , & je me jettai dans une chaise de poste.

J'arrive chez moi , j'embrasse mon pere & le Baron ; je cours à l'Hôtel de Madame de Mongol , je la trouve , je veux lui rendre mille tendres actions de graces ; je les interromps , parce que je vois entrer ma chere Eléonore ; nous tombons dans les bras l'un de l'autre , sans pouvoir proférer une parole.

Le Baron entre, il voit ce spectacle , la Comtesse & lui en sont attendris : aucun art , aucune expression ne peuvent atteindre ces scenes muettes.

Enfin les cérémonies s'accomplissent ; l'Amour allume deux flambeaux : puissent-ils brûler autant que je vivrai ? puis-je mieux achever la peinture du bonheur , que par un desir ?

F I N.



HISTOIRE

D'UNE

COMÉDIENNE

Qui a quitté le Spectacle ;

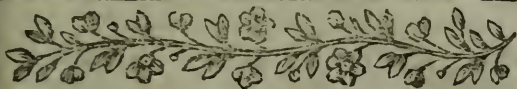
SUIVIE

DE L'ORIGINE

DES

BIJOUX INDISCRETS,

CONTE.



HISTOIRE

D'UNE

COMÉDIENNE

QUI A QUITTÉ LE SPECTACLE.

JE suis née dans une ville de Bourgogne; mon pere fut le premier de sa famille qui dédaigna un métier à qui elle devoit sa fortune: tous mes aïeux depuis Noé, avoient été Commissionnaires de vins; mon pere vendit ses futailles, & acheta une charge de Secrétaire du Roi: il est l'auteur d'une maison qui sera fort ancienne dans mille ans.

Mon pere avoit la manie de la pos:

térité, & ma mere celle du bel esprit ; elle ne lisoit jamais que des *in-folio*, de crainte qu'on ne la soupçonnât de perdre son tems à des bagatelles. Toute différente de celles qui cachent leurs infirmités, elle avoit toujours le nez orné de grandes lunettes pour se donner l'air plus savant.

Notre maison étoit le rendez-vous de ces gens qui courent sans cesse après l'esprit, & qui n'atteignent jamais qu'au ridicule. On y lisoit régulièrement deux fois par semaine des pieces de poésie, des réflexions morales, des traités de physique & la gazette ; on y faisoit une étude particuliere du mercure, & un point d'honneur des énigmes.

Mon pere accueilloit aussi les talens ; & sur-tout ceux du théâtre ; il en avoit fait élever un dans une grande vinée ; il y représentoit lui-même les rôles de tyran : il en avoit sept habits tous complets, & personne ne sortoit de chez lui sans les avoir vus.

J'avois à peine quinze ans, que je

rendois tous les grands rôles avec les applaudissemens de notre illustre assemblée. Un jeune homme du voisinage jouoit les Princes avec moi. A force de me répéter qu'il m'aimoit, il le sentit, & moi je le crus : l'imagination échauffée par les aventures, nous faisons l'amour en vrais héros de Roman ; & pour ressembler davantage à nos modeles, nous aurions volontiers désiré des malheurs : il ne tarda pas à nous en arriver.

M. Tripottier mon pere, au milieu des plaisirs, n'oublioit pas le projet de grandeur où il espéroit que la maison de la Tripottiere parviendrait un jour ; il jouissoit dans les siècles à venir, des charges & des honneurs qu'elle devoit posséder immanquablement.

Il ne manqua pas de me choisir un parti selon ses vues d'élévation.

A trois quarts de lieue de la ville résidoit un vieux gentillâtre, qui, tout contraire à mon pere, s'étoit fait un point d'honneur de ne jamais déroger à la vie casannière qu'avoient constam-

ment observé ses ancêtres, depuis la création de la Monarchie; on l'appelloit M. de Tirauvol, & M. Vincent de Tirauvol son fils, fut l'illustre époux que mon pere me destina. Sa taille de près de six pieds étoit très-bien prise, ses jambes & ses cuisses grosses comme le bras en composoient environ les trois quarts, & sa tête pointue faisoit une bonne partie du reste; sa figure alloit à sa taille, mais son esprit n'alloit à rien; personne ne savoit mieux que lui tirer des hirondelles au vol, pêcher des grenouilles à la ligne, jouer à la bête, à la mouche, au mariage, boire, jurer & se battre avec les payfans: il honoroit souvent de sa présence nos représentations; on avoit essayé plusieurs fois de lui faire jouer quelques rôles de Capitaine des Gardes; mais il n'avoit jamais pu apprendre que celui de la statue du Commandeur dans le Festin de Pierre. Un jour, après que j'eus joué dans le préjugé à la mode, le rôle de Constance avec un applaudissement général, il vint
me

me trouver derrière le théâtre, & soulevant son chapeau par la corne qui est du côté de l'oreille, il me fit aussi son compliment, & m'assura qu'il commençoit à se rendre aux propositions de mariage que mon père avoit fait au sien, quoique je fusse la première roturière, ajouta-t-il obligeamment, qui entrât dans sa famille; & pour me donner un gage non équivoque de sa bienveillance, il me passa une main derrière le cou, pendant qu'il cherchoit à placer l'autre plus insolemment: je me défendis comme un lion; il entendit quelqu'un, & je fus débarrassée de son impertinente personne.

M. Vincent de Tirauvol vouloit ardemment ce qu'il vouloit; & comme il l'avoit dit, il fit dès le lendemain faire la demande par son père, selon l'usage.

Le mien se trouva au comble de ses espérances, & reçut avec des démonstrations d'une joie basse, l'alliance élé-
vée dont M. de Tirauvol vouloit bien

l'honorer, & la cérémonie fut remise après Pâques.

Ma mere, telle que je vous l'ai peinte, étoit au-dessus des miseres du menage; & le détail d'un mariage lui auroit fait perdre un tems précieux, pendant lequel elle auroit pu résoudre quatre logogrifès : elle consentit à tout, pourvu qu'on ne lui parlât de rien ; je n'eus pas même la ressource si ordinaire de voir un mari & une femme se contrarier pour l'établissement de leur fille.

Cependant le tems avançoit ; mon amant étoit au désespoir, j'étois désolée : depuis long-tems familiarisée avec des idées d'enlèvement, nous n'avions pas balancé un moment à décider le nôtre ; mais l'exécution nous embarrassoit : nous n'avions point d'argent ; depuis quinze jours nous discussions les moyens de nous en procurer, & nous n'étions pas plus avancés que le premier : nous avons choisi pour le lieu de nos conférences le théâtre, qui avoit été le berceau de nos amours.

Les amans comme les voleurs, prennent d'abord des précautions superflues ; ils les négligent par degrés ; ils oublient les nécessaires & sont pris : c'est ce qui nous arriva.

Une nuit que mon pere ne pouvoit dormir , il étoit venu répéter sur ce théâtre le rôle qu'il avoit dans la piece qu'on devoit jouer le jour de mes nôces ; mon amant m'avoit dit le matin de me trouver au rendez-vous à l'heure accoutumée : nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre ; mais mon pere, par la raison que je viens de dire, nous y avoit devancés. Il nous entendit arriver ; & imaginant que c'étoit quelque valet qui venoit lui voler son vin , il éteignit sa lumiere , & se cacha dans la trappe du souffleur : quelle dut être sa surprise , quand il reconnut ma voix & celle de D.... ! Il m'apprenoit qu'un particulier avoit déposé chez son pere qui étoit Notaire Royal & Apostolique , une somme de mille écus ; que rien n'étoit si aisé que de s'en saisir : que le diman-

che prochain il devoit aller trouver son pere , qui étoit parti le même jour pour aller faire faire des réparations à une métairie ; que pour cet effet il feroit préparer la chaise dès le matin ; que je me trouverois à notre jardin du faubourg de Paris ; qu'il viendrait m'y prendre , & que nous partirions sans faire d'adieux ; que comme on ne manqueroit pas , sitôt qu'on se feroit aperçu de notre fuite , de faire courir après nous par le chemin de Paris , nous prendrions celui de Dijon , d'où nous reviendrions ensuite par la Champagne ; que d'ailleurs nous aurions bien du chemin derrière nous avant qu'on se fût douté de rien : il faudra , ajouta-t-il , prendre des chevaux de poste sitôt que nous serons à quelques lieues , & pour lors ah.... ho.... hé.... fouette , postillon. D.... dans la chaleur du récit , en disant fouette postillon , se mit à galopper sur le théâtre ; mais sa route ne fut pas longue , il tomba droit dans la rappe que mon pere n'avoit pas eu

le tems de fermer ; ce qu'il y eût de plus plaifant, c'est que mon pere qui alongeoit le cou pour mieux nous écouter, le reçut à califourchon sur les épaules. D.... piquoit des deux fans favoir où il étoit ; mais mon pere qui ne se foucioit point autrement d'être cheval de poste, fit le saut de mouton & démontra son cavalier. D.... fit un cri effroyable, en me difant qu'il étoit tombé sur un homme : je crus que son ardeur l'avoit emporté jufques dans l'orchestre, & craignant le même précipice, j'allai à la cuifine chercher de la lumiere. Je ne fus jamais plus étonnée que de le voir dans la trappe du fous-fleur ; je lui demandai en riant ce qu'étoit devenu son cheval, s'il avoit pris le mors aux dents. Il m'affura fi sérieufement qu'il avoit senti un homme, que je commençai à avoir peur d'être découverte ; mais j'imaginois auffi que c'étoit quelque valet caché pour voler du vin. Dans cette croyance, il importoit que nous connuffions celui

qui nous avoit entendus , pour assurer notre secret par la découverte du sien : nous nous mîmes à chercher , mais nos recherches ne furent pas longues ; D.... trouva sous ses pieds un bonnet de nuit , que je reconnus pour être celui de mon pere ; je le dis à D..... , qui s'écria que nous étions perdus : je le laissai se lamenter , pendant que je cherchai dans mon imagination , qui m'a toujours bien servie dans ces sortes de situations pressantes ; j'y cherchai , dis - je , des moyens de parer le malheur qui nous menaçoit , & d'exécuter , sans péril , le projet sur lequel nous avions fondé de si belles espérances ; je connoissois le prix du moment , & voici ce que je résolus , & dont je fis part à D.....

Mon pere , lui dis-je , a sans doute entendu toutes nos petites dispositions ; puisqu'il s'est retiré sans dire mot , il veut sauver l'éclat qui feroit tort au mariage qu'il projette ; instruit du temps , du lieu , du rendez-vous que nous avons choisi , & de la route que nous

devons prendre , il attendra le moment de l'exécution pour la faire tourner ainsi qu'il jugera à propos , peut-être pour nous pardonner , & par cette action généreuse me déterminer par reconnaissance au mariage pour lequel il n'a que trop apperçu ma répugnance.

Profitons de la confiance involontaire que nous lui avons faite ; sans attendre à dimanche , partons sur le champ , & au lieu de choisir la route de Dijon , par où il ne manquera pas d'envoyer après nous , prenons tout uniment celle de Paris , où nous arriverons tranquillement , pendant qu'on nous poursuivra par celle de Dijon.

J'admire ton esprit , me dit D..... en m'embrassant ; vas , je m'abandonne à toi.

Mais comment faire sortir le cheval & la chaise de chez mon pere , sans que le bruit n'éveille les gens ? Rien de si aisé , répondis-je ; il n'y a qu'à garnir la cour de fumier , depuis la porte de l'écurie jusqu'à celle de la rue. Tu as

encore raison, reprit D...., je vais y travailler pendant que tu iras dans ta chambre prendre ce qui te sera le plus nécessaire ; c'est bien dit, pars vite, & ne perdons pas de tems.

Je montai à ma chambre, qui étoit au-dessus de celle de mon pere ; il n'étoit pas encore couché ; je n'y rentrai pas avec toute la précaution dont j'usois ordinairement ; j'y trottai moitié fort, moitié doucement, & je tirai mes rideaux, comme quelqu'un qui laisseroit entendre ce qu'il voudroit cacher mal adroitement.

Une demi-heure après je me relevai, je descendis pleine d'agitation, & j'allai trouver mon amant : il avoit laissé la porte entr'ouverte ; j'entrai, il s'étoit saisi de l'argent, il avoit enharnaché le cheval ; je pris une pelle, lui une fourche, & la cour fut bientôt couverte. Nous mîmes le cheval au brancard ; je l'aidais à tout cela de la meilleure grace du monde ; enfin, nous partîmes sans tambour ni trompette.

Si-tôt que nous eûmes gagné le grand chemin, la peur nous donna des aîles, & le fouet fit trouver des jambes au cheval.

Nous fîmes si grande diligence, qu'à la pointe du jour nous étions à V. . . . L. . . . R. . . . ; nous y prîmes des chevaux de poste, & nous arrivâmes le même jour à Paris, sans aucune rencontre fâcheuse.

Il y avoit plusieurs mois que nous y étions, & je vous jure que nous n'avions pas regretté les oignons d'Egypte. Nous nous étions fait habiller décemment; nous menions une vie charmante, que nous croyions devoir durer toujours; l'amour, dans un âge tendre, ne nous offre que des plaisirs, nos yeux sont encore trop foibles pour voir qu'il puisse nous causer des peines.

Chaque jour étoit marqué par de nouveaux amusemens : nous les partagions ordinairement avec un jeune homme qui logeoit dans le même hôtel : on l'appelloit T. . . . Il avoit ce ton

d'aïfance qui en impoſe à de jeunes gens nouvellement arrivés de province ; il y joignoit l'art de dire agréablement de jolis riens ; chantant avec goût , danſant avec grace , il appuyoit tous ceſtalens de la figure la plus ſéduiſante : il nous plut au point , qu'il ne nous étoit plus poſſible de nous en paſſer. D.... ne faiſoit rien ſans le conſulter. Un matin qu'il l'avoit emmené pour faire quelques emplettes , j'en reçus le billet ſuivant par un ſavoyard.

» Fuyez ſi vous en avez le tems , &
» venez me trouver au jardin du Roi ;
» un moment de retard peut vous per-
» dre ».

Agitée de la plus vive inquiétude , je courus joindre T.... : où eſt D..., lui demandai-je en arrivant ? Il n'oſoit me répondre ; je le preſſai , & il m'apprit qu'en traversant le Pont-Neuf , D..... avoit été arrêté par un grand homme brun qui portoit un habit gris ; une veſte noire , & une perruque ronde. A ce portrait je reconnus le pere de

D...., & du coup-d'œil, je vis tout mon malheur. Etoit-il seul, lui demandai-je? Non, reprit T...., il y avoit un gros homme vêtu d'un surtout gris de fer & d'une veste écarlate, & un troisieme qui avoit l'air d'un exempt. Le gros homme étoit mon pere; je le dis à T...., qui me répondit qu'il l'avoit pensé de même; car ce gros homme en prenant D.... par le bras, lui avoit demandé, où est ma fille? D.... avoit pâli & n'avoit pu répondre; lui s'étant douté de ce dont il étoit question, s'étoit échappé pour me faire avertir.

J'étois dans l'embarras le plus cruel: à Paris, sans asyle, sans connoissance, avec peu d'argent, à la veille d'être réduite à la plus affreuse misere, ou à la plus honteuse débauche; je fis part de ma situation à T...., je lui contaï toute mon histoire: son zele méritoit ma confiance, il y fut sensible, & mon état parut le toucher vivement.

Mais nous ne pûmes rien résoudre;

il falloit préalablement me chercher un gîte : une chambre garnie me répugnoit ; il me propofa de me mener chez la maîtrefle d'un de fes amis , qu'il me donna pour fa femme ; j'y confentis , & il m'y conduifit. J'y fus présentée comme fa parente , & j'y fus reçue avec empreflement ; on étoit à table : nous nous y mîmes , & après le dîner , T . . . me pria de lui donner mes ordres. Je le fuppliai de tâcher de me procurer des nouvelles de mon cher D . . . ; il m'affura qu'il ne négligeroit rien pour me fatisfaire ; il partit , en me promettant de revenir le foir ; je l'attendis inutilement , il n'arriva point , & je ne le revis que le lendemain.

Il m'apprit que les mêmes hommes qui avoient arrêté D . . . étoient arrivés à notre hôtel un instant après que j'en étois fortie ; qu'ils m'y avoient attendue toute la nuit , & que fe doutant bien que j'étois inftruite , & que je n'y reparoîtrais plus , ils avoient pris leur parti , & s'en étoient allés , après
avoir

avoir découvert à l'hôte qui ils étoient : ils avoient payé notre dépense & avoient emmené la chaise & tout ce que nous avions laissé ; que pour ce qui regardoit D. . . . il n'en avoit pu rien apprendre , si ce n'est qu'après avoir parcouru toutes les prisons de Paris , on lui avoit dit au Fort-l'Evêque , qu'un jeune homme qui avoit été amené la veille & à l'heure où il avoit vu arrêter D. . . . , en étoit parti le matin garrotté dans une chaise , qui devoit le mener au Mont Saint-Michel : qu'il s'étoit exactement informé comment ce jeune homme étoit bâti ; qu'au portrait qu'on lui en avoit fait , il n'avoit pu douter que ce ne fût D. . . . : il ajouta qu'il étoit au désespoir de m'apporter une nouvelle aussi désolante ; qu'il avoit long-temps balancé s'il me feroit part d'une vérité aussi cruelle , mais qu'en nourrissant mes espérances , c'étoit éterniser mes peines.

Je fus plusieurs jours au désespoir :

N

tant que je parus dans ce premier accès de douleur, T. . . . ne fit que me plaindre ; quand elle parut un peu calmée , il travailla à ma consolation : il me fit voir le peu d'espérance qu'il y avoit de retrouver jamais mon amant , avec toute l'adresse dont il étoit capable ; il me montra d'un côté M. de Tirauvol mon futur époux , ou un couvent avec toutes ses grilles ; de l'autre il me fit envisager ; sous l'aspect le plus riant , les plaisirs d'une vie libre , il me rappella ceux que j'avois goûtés les premiers jours de mon arrivée à Paris , ceux que je devois espérer à seize ans avec de la figure , de l'esprit , des talens ; tout ce que la Cour & la Ville avoient de plus aimable alloit s'empresser à prévenir ou satisfaire mes desirs : il arma mon amour propre contre la tendresse , & l'amour-propre triompha.

Enfin le tems qui détruit tout , détruisit aussi ma douleur ; la dissipation

acheva de me guérir, & me fit oublier un amour que nos sermens devoient rendre éternel.

» Vaine promesse, hélas ! qu'est-elle devenue ?
 » Je l'ai faite vingt fois, & vingt fois l'ai
 » rompue. »

T.... ne me quittoit presque point : un matin qu'il étoit sorti pour affaire, il ne revint point dîner ; j'en fus inquiète, & mon inquiétude dura jusqu'à cinq heures du soir, qu'il arriva avec une joie dont je ne pouvois deviner la cause.

Écoutez, ma bonne amie, me dit-il : je passais ce matin par la place Maubert, j'ai apperçu de loin une grande diable de chaise, toute semblable à celle dans laquelle vous êtes arrivée à Paris ; je me suis approché, & j'ai reconnu le grand homme maigre & brun, & le petit homme gros à l'habit gris de fer : c'étoit Monsieur votre

pere & celui du pauvre D...., comme vous l'avez conjecturé, & voici comme je l'ai appris. J'ai monté sur le champ dans un fiacre, à qui j'ai ordonné de suivre la chaise : elle a pris la route de Bourgogne ; nous ne l'avons point quittée : elle s'est arrêtée au premier cabaret de V.... J'y ai descendu ; ils ont demandé à dîner, je m'en suis fait apporter ; ils ont passé dans une chambre, & moi j'ai resté dans la cuisine : j'ai commencé par boire à la santé du domestique qui conduisoit la chaise, lui a riposté à la mienne ; je lui ai demandé s'il alloit bien loin, il m'a répondu à A.... Il y a sans doute long-temps que vous êtes à Paris, ai-je continué ? » Pas trop mal, a-t-il repris, mais je n'm'y sommes pas ennuyé ; quoique le vin fait pus cher que cheux nous, j'n'ons pas laissé qu'den boire à deux mains ; fallait ben faire queuque chose pendant que nos maîtres s'amusion à chercher leux enfans ». Comment à

chercher leurs enfans , ai-je interrompu ! » Oui, dame leux enfans , a-t-il
 » continué ; ce grand Monsieur qu'a un
 » manteau brun & un habit gris , a
 » trouvé son garçon qui l'avait engenté
 » mille écus avec la fille de ce gros
 » Monsieur qu'a une veste d'écarlate
 » rouge galonnée d'or ; stila c'est mon
 » maître , mais i na pu ragripper sa
 » fille , quoiqu'il ait été tout droit à son
 » auberge ; mais le marle étoit déni-
 » ché ; & je n'y ons trouvé que ste
 » chaise dans quoi qu'ils étions venus
 » & dans quoi que je nous en retour-
 » nons ». Et le fils de ce Monsieur ,
 lui ai je demandé , ne s'en retourne
 donc pas avec vous ? » Qui li ? Oh
 » qu'il n'est pas encore temps ! On l'a
 » mis en cage & il n'en sortira pas qui
 » ne chante autrement ». Et la fille ,
 ai-je ajouté , on n'en a donc pu avoir
 aucune nouvelle ? » Bon , j'ons battu
 » pendant six semaines le pavé d'Paris ,
 » cest tout comme si j'avions battu
 » l'ieau de la riviére ».

Comme je n'en voulois pas savoir davantage , j'ai dépêché mon dîner & je suis revenu au plus vite , pour vous apprendre que vous êtes libre ; & si vous m'en croyez , vous ne penserez plus qu'à jouir des plaisirs qui sont faits pour vous.

La certitude du malheur de D.... , dont j'étois la cause , m'affligea ; mais l'idée d'indépendance dont j'allois jouir , & les plaisirs qui se présentèrent en foule à mon imagination en chassèrent tout sentiment de tristesse ; tout hon-teux que soit cet aveu , je le dois à la vérité.

T.... qui étoit fait pour plaire , s'apperçut aisément du progrès que ses soins faisoient sur mon cœur ; tous les sentimens que j'avois éprouvés , étoient son ouvrage , pouvoit-il n'en pas con-noître les effets ?

Il ne me déclara son amour qu'après avoir découvert le mien ; & les preuves que je lui en donnai furent le prix de sa tendresse.

Il cherchoit chaque jour quelque nouvel amusement pour me dissiper. Une après-dînée que nous n'avions rien décidé, il me proposa la comédie Italienne; je l'acceptai volontiers, & la Dame chez qui je demeurois m'y accompagna. Il nous y conduisit, & après nous avoir placées dans l'amphithéâtre, il nous quitta, sous prétexte d'aller parler à quelqu'un, & me promit de revenir sur le champ.

L'amphithéâtre se remplit insensiblement : mais quoi que pût me dire ma compagne, je ne fus pas sans inquiétude; T.... ne revenoit point : enfin le spectacle commença, je le trouvai insipide jusqu'au moment où l'arlequin parut : son ton de voix me frappa, mon cœur même s'émut, & je ris très-volontiers à ses saillies. Le spectacle finit, & le domestique vint nous avertir de ne point attendre T...., qui étoit déjà au logis. Je l'y trouvai en effet, mais sous le casaquin de l'arlequin qui m'avoit tant fait de

plaisir. Il m'aborda comiquement ; je me prêtai à ses lazzis, & nous fîmes à l'impromptu une scène mille fois plus divertissante que celle de Dominique avec Santeuil : il se démasqua enfin , & m'apprit l'invincible penchant qui le portait au théâtre ; & comme je lui avois quelquefois montré des échantillons de mon talent , il m'exhorta à le suivre. Je vais , dit-il , quitter Paris & courir la province pour me former , venez , & soyez sûre d'un attachement inviolable de ma part : vous ne connoissez pas , ajouta-t-il , tous les avantages qu'on trouve sous les drapeaux de Thalie ; la vie comique est un chemin émaillé de fleurs , c'est un enchaînement continuel de plaisirs ; la différence des pays qu'on peut voir , la variété des aventures qui peuvent nous arriver , cette douce liberté dont on jouit. Joignons-y , ajoutai-je en moi même , d'être courtisée , admirée , applaudie , de faire tous les jours de nouvelles conquêtes : oui , vous avez

raison , lui dis-je , en haussant la voix , tout cela m'offre la plus agréable perspective ; être tantôt Reine , tantôt Princesse , rien n'est si charmant , c'est dommage que les revenus de ces Royaumes , de ces Empires ne soient pas bien considérables ; mais l'intérêt peut-il l'emporter sur une vocation aussi décidée ?

Ma résolution fut en peu de tems suivie des dispositions & des préparatifs de notre départ.

Orléans étoit notre ville de destination.

Libre & maîtresse de moi-même , je ne m'attendois guere au sermon que j'eus à essuyer. Mon hôtesse m'avoit prise , dit-elle , en affection , & me voyant dans le dessein de me faire comédienne , elle se croyoit obligée en conscience de m'en détourner. Un espece de philosophe qui logeoit dans la même maison m'entreprit à sa sollicitation.

Songez , me dit-il , ma chere De-

moiselle, songez à ce que vous allez faire ; connoissez-vous le parti que vous voulez suivre ? la perspective en est toute charmante, il est vrai, & bien capable de séduire un jeune cœur qui aime un peu ses plaisirs ; mais croyez-moi, le bois ne répond point à l'écorce ; j'ai été moi-même quelque temps du spectacle.

Une comédie n'est le plus souvent que le ferrail de la jeunesse voluptueuse d'une ville ; doit-on s'étonner, après cela, si les comédiens sont universellement méprisés ? Leur nom même est un opprobre, dont le plus vil Plébéien l'accable. Mais ils sont chéris, fêtés des grands, j'en conviens : utiles à leurs plaisirs, ils sont quelquefois admis à leur société ; mais à quel titre ? Il me semble voir Sigismond qui leur dit, *fais-moi rire* : tel est leur passeport. Voilà ces fiers enfans de Thalie. Sans conduite pour la plupart, sans charité mutuelle, ils se déchirent entr'eux impitoyablement. Ce n'est pas

sans raison qu'on leur applique, aussi-bien qu'aux Moines, ce dicton proverbial :

Ils s'assembloient sans se connoître ,
Vivent ensemble sans s'aimer ,
Et se quittent sans se regretter ,

C'est sur quoi, me dit-il, en concluant, je vous laisse réfléchir. Voici quelle fut ma réponse.

Le dessein en est pris, votre éloquence est
vaine ,
Et j'embrasse à jamais le parti de la scène.

Mon hôtesse vit avec regret que le beau discours de M. le Sage ne faisoit pas impression sur moi : mon départ lui tenoit au cœur ; elle avoit formé des projets qu'il dérangoit ; c'est ce dont il lui restoit à m'entretenir, & ce qui l'engagea à me suivre dans ma chambre. Sitôt que nous y fûmes entrées : j'ai quelque chose à vous apprendre, qui sera plus convaincant que

toute la rhétorique de notre Philosophe : écoutez - moi , me dit - elle.

Un de nos Fermiers-Généraux vous a vue , il a conçu pour vous un violent amour ; c'est un homme très-riche & encore plus libéral : ne manquez pas cette occasion , vous ne la trouveriez peut-être jamais , on n'est pas toujours jeune & jolie. Ne seriez-vous pas bien-aïse , continua-t-elle , plutôt que d'aller vous soumettre aux caprices d'un public , souvent imbécille , de passer ici vos jours dans une douce oisiveté & dans l'abondance de toutes choses. M. D.... D.... vous fournira un bon équipage : vous aurez un domestique convenable ; bonne table , sur tout , & point d'autre maître que votre amant : que dis-je maître ! un très-humble esclave ; vos moindres desirs feront des loix pour lui , trop heureux quand il aura su les prévenir. Comptez d'abord sur 500 liv. par mois , & une maison garnie depuis le grenier jusqu'à la cave , comme c'est l'usage ; je ne vous parle point des présens,

sens, il est un moyen de s'en faire donner : fiez-vous seulement à moi, je vous conduirai bien. L'honnête femme, dis-je en moi-même ! ses discours étoient cependant plus persuasifs que ceux de M. le Sage ; elle avoit trouvé l'endroit foible, j'avois de la vanité, & le carosse m'avoit frappée ; mais, lui dis-je, avez-vous des ordres pour me parler ainsi ? C'est ce qu'il m'est facile de vous faire confirmer : je vais enchanter M. D...., en lui portant les espérances les plus flatteuses, & aussi-tôt elle sortit.

J'étois fort indécise sur le parti que je prendrois : je me faisois, il est vrai, une image charmante de l'état brillant où je devois être avec le Financier : mon imagination rouloit agréablement dans mon futur équipage : j'avois l'esprit rempli de tant de belles choses ! mais le cœur étoit ailleurs. T.... parut, & l'amour décida. Je lui fis part des propositions qu'on venoit de me faire : il tourna en ridicule les discours de M. le Sage ; mais l'hôtesse avoit dit des cho-

les plus sérieuses; & pour en prévenir les effets, il fit dès le moment enlever mes hardes de chez elle, & me prit un autre logement, en attendant notre départ, qui ne fut différé que de quelques jours.

Le voyage de Paris à Orléans fut court & heureux; une seule singularité mérite que j'en fasse part.

La nécessité nous obligea dès la première nuit de partager une chambre à deux lits, avec un jeune homme qui se rendoit à Poitiers; ce qu'il n'accepta que parce qu'il n'en put trouver d'autre : voici le sujet de sa répugnance.

On vint à l'ordinaire nous éveiller de très-grand matin : le bruit d'une hôtellerie en remuement ne fut pas capable de tirer notre homme des profondeurs d'un sommeil léthargique : son valet qui entra dans ce moment, ne se donna lui-même aucune peine pour cela : il s'assit tranquillement auprès du lit de son maître, en attendant que nous fussions sortis. Cette conduite me parut si

singulière, que je ne pus résister à ma curiosité, & pour leur laisser liberté entière, nous feignîmes de descendre, mais nous nous mîmes en embuscade, & nous vîmes, non sans étonnement, que le domestique tira de dessous sa casaque une immense poignée de verges, dont il épousta vigoureusement le postérieur de son maître, qui se réveilla à la fin au milieu des voluptueux picotemens de cette sérénade.

Nous arrivâmes plus fatigués que ne sembloit l'exiger une route aussi courte.

Je débutai par le rôle d'Agnès dans l'Ecole des Femmes, avec toute la timidité d'une commençante; & j'éprouvai du public toute l'indulgence qu'il a coutume d'accorder à une femme passablement jolie.

Ma cour fut grosse après la pièce; je reçus tant de complimens, tant d'encens, que j'en fus enivrée: j'avois beaucoup d'embarras & fort peu d'habileté pour réussir à contenter tant d'adrateurs: cependant un coup-d'œil, une

réponse flatteuse, une minauderie, un coup d'éventail, une demi polissonnerie, dite d'un air distrait, un éclat de rire, tous durent être contents.

Que de soupers me furent proposés dès ce jour ! je n'en acceptai aucun, parce que je voulois consulter T.... sur la conduite que je devois tenir ; mais il rejetta bien loin tout ce qui pouvoit avoir l'air d'un certain commerce.

Je sentis, d'abord que je m'étois donnée un maître, & que je ne jouirois pas de toute la liberté dont je m'étois flattée, ce qui commença à m'indisposer contre lui ; je n'en fis rien paroître ; & montrant toute sorte de condescendance, je me réservai *in pectore* le droit de m'affranchir de sa tyrannie à la première occasion ; elle ne tarda pas, nous la cherchions tous deux. T.... ne s'accommodoit pas d'une coquette, ni moi d'un jaloux : plusieurs présens que je reçus occasionnerent une scène très-vive, d'où s'ensuivit notre séparation.

Je ne fus pas plutôt libre, que je me vis l'objet des adorations d'un jeune

acteur qui commençoit, ainsi que moi, ses caravanes comiques : il débuta avec moi par une déclaration en vers ; bouquets, petits soins, rien ne fut oublié, & je me rendis.

Cependant notre carrière étoit finie à Orléans ; il fut question d'aller chercher ailleurs une fortune que nous n'avions pu trouver en cette ville. Beaune fut celle où nous crûmes pouvoir nous réconcilier avec elle ; mais il falloit s'y transporter, & c'étoit là la difficulté. Il ne restoit pour toute ressource au Directeur qu'une grosse montre de peinchbeck à l'anglaise ; elle opéra pourtant un miracle, & donna dans les yeux d'un voiturier, qui jugeant de sa valeur par sa couleur & sa circonférence, consentit de conduire & défrayer toute la troupe jusqu'au rendez-vous, moyennant le nantissement du précieux bijou. On n'eut garde de trop disputer, & le traité se fit au contentement des hauts-puissans contractans, avec cette clause expresse de la part du voiturier, que

faute de paiement au bout de huit jours, la montre lui seroit dévolue. Tout étant ainsi convenu, nous fûmes emballés, hommes & femmes, dans une grande charrette, escortée d'un gros de galfretiers, l'épée en bandouliere. Ceux dont l'engagement ne portoit pas d'être voiturés, il leur fut compté suivant l'usage, trente sols par huit lieues, que leur donna notre conducteur, à compte sur la montre de peinchbeck, qu'il ne manqua pas de consulter devant chaque passant qu'il rencontra sur sa route; pour plus d'ostentation, je crois qu'il l'eût volontiers attachée au collier de son cheval, s'il n'eût craint les secousses.

Le meilleur fut en arrivant à la dînée: chacun accourt devant l'hôtellerie où nous descendons; maître, maîtresse, servantes, valets, tout nous regardent avec un rire impertinemment stupide, & se font demander vingt fois la même chose: quelle cohue! les uns veulent du café, les autres du thé, la plupart du vin; les hommes jouent,

les femmes jurent, & le voiturier regarde quelle heure il est.

Je fus si dégoûtée de la turpitude d'une pareille manière de voyager, que sur le champ je me fis chercher une chaise; & me séparant du reste de la troupe, j'y montai avec mon jeune Poëte, & nous arrivâmes à Beaune, où nous nous reposâmes en attendant le reste de la compagnie.

Je ne vous dirai rien des faits & gestes de Messieurs les Beaunois, & des prodiges d'esprit dont je fus témoin; il faudroit des volumes: ils surpasserent même leur haute renommée.

Enfin la troupe arrivée, après bien des mouvemens, on obtint une vaste écurie, dont les râteliers, à l'aide d'un médiocre changement, servirent de loges pour les Dames, & l'on pratiqua à l'extrémité un amphithéâtre avec les lits des muletiers, pour placer la noblesse; à l'autre bout le théâtre fut dressé, & garni de tapisseries, faute de décorations. Tout étant ainsi arrangé, on dé-

buta par Zaire , dans laquelle notre Orosmane fit briller la magnificence Asiatique avec une vieille robe-de-chambre que lui prêta M. le Bailli ; il se fit un turban avec un bonnet de laine rouge qui lui servoit la nuit , en mettant autour un mouchoir de mouffeline qu'il emprunta d'une femme qui occupoit le poste du théâtre , & sur lequel il appliqua , pour surcroît d'ornement , ses boucles de souliers , se servant pour ce jour-là de ses pantoufles de chambre.

Le reste des acteurs égaloit , ou peu s'en faut , l'éclat du superbe Soudan.

La piece alloit son train , quand au milieu de l'endroit le plus touchant , & lorsqu'Orosmane dit à Zaire :

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne ,
Que je vous adorai , que je vous abandonne ;
Que je renonce à vous , que vous le desirez ,
Que sous une autre loi.... Zaire vous pleurez !

une flamme se détachant d'une des chandelles qui éclairoit le spectacle ,

tomba sur le turban d'Orosmane : Zaire souffla dessus pour l'éteindre , mais la mouffeline s'enflamma davantage ; ce que voyant la femme qui avoit prêté son fichu , elle accourut sur le théâtre , & arrachant le turban , elle transforma le soudan en enfant de cœur , & l'envoya chercher ailleurs de quoi garnir son bonnet crasseux.

Cette catastrophe finit la piece ; & n'en déplaît aux beaux vers de M. de Voltaire , elle fit plus de plaisir que l'événement funeste qui termine sa tragédie : elle mit les Beaunois de si belle humeur , qu'il emmenerent tous nos acteurs souper avec eux , après la Chercheuse d'Esprit , dans laquelle je jouai le rôle de Nicette. Que je reçus de jolis complimens ! que de hoquets en guise de soupirs ! Que voulez-vous ? chaque pays a ses usages. Celui-ci étoit le paradis terrestre pour nos hommes ; ils ne désenivroient point : nos femmes partageoient assez leurs plaisirs , & le vin couloit à grands flots dans leurs gosiers

altérés , de-là l'entier oubli des minces recettes : de-là le Directeur perdit jusqu'au souvenir de la superbe montre de peinchbeck que le voiturier s'adjugea , faute de paiement , de la somme de quatre ou cinq cents livres qu'il avoit avancée ; de-là enfin la plus éclatante banqueroute , & la dispersion du malheureux troupaillon comique.

Je restai encore quelques jours à Beaune , & il ne tint qu'à moi d'y former le plus fameux magasin des plus excellens vins de la Bourgogne ; mais mon hôtesse de Paris me revint à l'esprit , & je me rappelai les offres avantageuses qu'elle m'avoit faites de m'introduire dans la Finance , & je partis avec mon nouvel époux. Je lui en donnai le nom , aux conditions qu'il ne dérogeroit point au contrat que nous passâmes ensemble , & dont voici les articles.

1°. Une femme au spectacle a besoin d'un mari ou de l'équivalent , qui puisse prendre ses intérêts , & la mettre à l'abri de toute insulte.

2°. Ledit mari ou représentant sera jaloux ou commode , suivant que le requerra l'intérêt commun & l'exigence des cas ; *accordé.*

3°. Il ne prendra qu'un tiers sur le produit du négoce , comme ne risquant aucun fonds ; *accordé.*

4°. Dans les momens où la contractante sera intérieurement occupée des intérêts communs , il veillera dans l'extérieur à la sûreté du commerce ; *accordé.*

5°. Les droits du contractant n'auront d'autres bornes que celles que lui prescriront les circonstances ; *accordé.*

Le tout bien & dûement arrêté & convenu entre nous, fut scellé du grand sceau de l'amour , & notre départ fixé au lendemain. Mon imagination s'étendoit agréablement pendant la route sur ma nouvelle fortune ; je faisois déjà mille dispositions charmantes , dans lesquelles mon amant n'étoit pas oublié ; projeter la fortune de ce qu'on aime ,

c'est une jouissance anticipée ; on est déjà riche des biens qu'on lui destine. Ces idées flatteuses & les caresses de S... me firent trouver le chemin plus court : nous n'arrivâmes cependant que le cinquième jour, & nous allâmes descendre chez mon hôtesse, mais elle étoit délogée, & je ne pus en apprendre aucunes nouvelles ; je m'informai de M.... D.... Fermier-Général, on me dit qu'il étoit mort, & je vis mon pot au lait renversé.

Cependant nous demeurâmes à Paris. Je jouai dans quelques maisons bourgeoises ; on me conseilla de débiter à la Comédie françoise ; mais pendant six mois de démarches auprès des premiers valets de Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, je ne pus obtenir mon début, que je ne crus pas devoir acheter au prix qu'on y attachoit.

Enfin mon argent s'en alla ; S... étoit sans ressources, & la misère nous sépara.

J'étois dans cette situation, lorsque j'appris qu'on levoit une troupe qui de-
voit

voit passer en Angleterre ; j'allai me présenter au Directeur , il me reçut , & nous nous embarquâmes peu de jours après. Mais les succès ne répondirent pas à notre attente ; les Comédiens Anglois formerent une cabale de la populace , de sorte qu'il ne fut pas possible d'achever notre début.

Les troupes où je m'engageois n'étoient pas heureuses : celle-ci fut encore dispersée ; la plus grande partie passa en Hollande , & je la suivis : nous y fûmes bien reçus & protégés par S. A. S. le Stadhouder , & par la Princesse son épouse , à présent Gouvernante des Etats-Généraux pendant la minorité du jeune Prince son fils. Elle joint à un esprit vif un goût sûr & beaucoup de connoissances : ses talens que surpassent encore ses vertus , la font regarder comme une Princesse d'un rare mérite.

On n'est point du tout Hollandois à La Haye , l'esprit & la politesse y re-
gnent également, & ce qui compose la

bonne compagnie n'y parle que françois. Nous y débutâmes par le Comte d'Essex, & le François à Londres ; nous fûmes applaudis à tout rompre, & j'ose dire que j'y eus quelque part.

Je rentrai chez moi enchantée de notre début, & je commençois à croire, comme l'a dit une femme d'esprit, que le malheur est doublé de bonheur ; mais je ne m'attendois guere à ce qui m'alloit arriver : je rentrois, dis-je, chez moi, lorsqu'on m'annonça un jeune homme qui demandoit à me voir, & qui s'annonçoit pour m'avoir connue en France ; il étoit question de savoir si c'étoit à Beaune ou à Orléans, dans ce cas je ne me souciois pas autrement de sa visite : je fis demander son nom : je l'attendois avec impatience, lorsqu'il entra. Dieux ! c'étoit D..... ; il se jeta dans mes bras, je tombai dans les siens. C'est toi..... nous écriâmes-nous tous deux à la fois..... ! oui, c'est moi qui t'adore toujours, reprîmes nous ensemble.

Nous nous faisons mille questions, & nous n'y répondions que par des baisers : cependant un peu remis de notre trouble, D.... me demanda par quel heureux hazard il m'avoit trouvée sur ce théâtre, & comment j'avois fait pour sortir de mon couvent. De mon couvent, lui dis-je avec étonnement ! est-ce que tu as perdu l'esprit dans ta prison ? toi-même, comment as-tu pu t'en sauver ? Qu'entends-tu par ma prison, reprit-il avec une surprise égale à la mienne ? l'Univers sans doute étoit une prison & un exil affreux pour moi, privé du bonheur de te posséder ; mais je te jure que je n'en ai point eu d'autre. Comment, ajoutai je, ton pere & le mien ne t'ont pas arrêté en descendant le Pont-neuf à côté de T.... ? Qui T.... reprit D... ? c'est lui qui m'a appris qu'ils t'avoient enlevée dans notre hôtel, & conduite dans un couvent pour le reste de tes jours. Ah ! l'infâme, m'écriai-je ! nous avons tous deux été la dupe de son

artifice ; & je racontai à D.... les moyens dont il s'étoit servi pour me rendre la victime de son indigne amour , que je ne pus lui déguiser ; sans pourtant lui avouer qu'il en eût été récompensé. D... me fit plus de grace que jen'en méritois : il ne parut pas avoir le moindre doute sur ma conduite , & il me raconta la fourberie dont il avoit aussi été la dupe. Je l'aimois , ajouta-t-il , & il avoit gagné ma confiance , au point que je lui avois fait plusieurs fois en plaisantant le portrait de ton pere & du mien ; je me rappelle à présent qu'il me faisoit mille questions qui me paroissoient indifférentes pour lors , & qui me confirment aujourd'hui sa trahison.

Le matin du jour malheureux où je ne te revis plus , je l'avois emmené avec moi pour choisir quelques bijoux dont je voulois te faire présent sans que tu t'en apperçusses. Je trouvai une bague qui me plut infiniment , c'étoit une alliance de deux cœurs , elle étoit montée

dans le dernier goût ; comme l'anneau s'en trouvoit trop grand pour toi , je le priai d'aller à la maison , & sans que tu t'en appercusses , de prendre une de tes bagues & de l'apporter , afin que nous pussions faire couper celle que j'achetois sur la même forme , & la placer dans ton baguier sans que tu fusses d'où elle venoit ; il me promit de revenir dans l'instant ; l'impatience où j'étois de te faire ce petit cadeau me faisoit trouver le temps long , & j'étois prêt à aller au-devant de lui , lorsque j'en reçus un billet par un valet de l'hôtel qu'il avoit gagné. Il m'engageoit à fuir , si je ne voulois être privé du plaisir de te voir ; il me priait d'aller l'attendre chez un des Suisses des Thuilleries , & m'ordonnoit très-expressément de n'en pas sortir , jusqu'à ce qu'il m'y fût venu joindre. Il n'y arriva que le soir , & m'apprit que ton pere étoit à Paris, qu'il avoit découvert notre demeure , & qu'il y étoit arrivé à l'instant même où il t'emmenoit ; qu'il l'avoit suivi jusques hors de Paris, & qu'il

avoit su du domestique que tu allois être enfermée pour le reste de tes jours ; il avoit encore appris , ajouta - t - il avec un air de douleur dont je fus la dupe , que j'étois décrété comme ravisseur , & qu'on poursuivoit rigoureusement mon procès ; que je n'avois d'autre parti à prendre que de me sauver dans le pays étranger. L'espérance de te revoir dans des jours plus heureux m'y déterminâ , & je choisî celui-ci , parce qu'on me dit que j'y trouverois beaucoup de compatriotes rassemblés par des malheurs pareils aux miens.

La fortune qui m'avoit été contraire en amour , me fut favorable au jeu : je risquai une partie de l'argent qui me restoit ; je gagnai gros les premiers jours : elle me quitta ensuite pour quelque-tems , mais je ren-trai depuis si fort en grace avec elle , que je me vois maître de plus de 20000 ducats ; j'en ai placé les trois quarts sur différens vaisseaux qui doivent revenir incessamment,

& j'en attendois le retour heureux, pour en faire part à mon pere, & savoir de lui si, à force d'argent, on ne pourroit pas arrêter les poursuites que j'imaginois que le tien avoit faites contre moi. Je lui dis que j'étois sensible à ce projet, & que l'exécution en devenoit plus facile, étant tous deux réunis, & hors de leur puissance.

Nous prîmes sur le champ le parti d'écrire à mon frere, qui étoit intime de D....., & qui m'avoit toujours tendrement chérie. Nous reçûmes sa réponse au bout de huit jours; elle nous combla de joie.

L'amitié qui avoit toujours uni mon pere avec celui de D..., ne lui avoit pas permis la moindre démarche contre son fils: nous avions été long-tems le sujet des regrets & des pleurs de l'une & de l'autre famille; mais elles ne desiroient toutes deux que de nous revoir & de réunir leur joie & leurs enfans. Dans le même tems les vaisseaux sur lesquels D... avoit placé son argent,

revinrent à Rotterdam : ils rapportèrent plus de trois cents pour cent de profit : il réalisa ses fonds dans peu de jours , & nous emportâmes pour plus de 460000 livres de bonnes lettres de change sur Paris. Nous nous en revînmes par Bruxelles, où il nous arriva un accident que nous n'avions guere prévu , ce qui pensa nous rejeter dans de nouveaux malheurs. Nous voulûmes sacrifier un jour pour voir cette Capitale des Pays-Bas ; nous parcourûmes dans la matinée ce qui méritoit le plus notre attention, & nous allâmes l'après-midi à la Comédie. Jugez de ma surprise , quand je vis T.... paroître ; D... le reconnut, quoique sous le masque , d'autant plus facilement , qu'il étoit prévenu qu'il jouoit l'Arlequin ; mais il se contint si bien , que je n'apperçus pas en lui la moindre émotion ; je cachai la mienne de mon mieux , & nous revînmes à notre auberge. D.... me proposa , pour jouir de la fraîcheur de la nuit , de partir sur le champ.

Cette proposition étoit trop de mon goût pour que je n'y applaudisse pas : il descendit donc, à ce qu'il me dit, pour compter avec l'hôte, & pour faire amener les chevaux de poste ; mais il s'esquiva, & courut à la Comédie. Il y trouva T..... ; il commença par lui faire des reproches en termes assez mesurés, parce qu'ils étoient dans un lieu qui ne lui paroissoit pas propre pour sa vengeance. L'audace de T..... fut excitée par la douceur de D..... ; il prit pour foiblesse ce qui n'étoit que l'effet de la prudence. D... conserva son sang-froid ; mais voyant qu'il servoit d'aiguillon à l'insolence de T....., il lui reprocha durement sa noirceur & sa trahison. T..... étoit plus emporté que courageux, & D.... étoit aussi plus brave que prudent : le combat ne fut pas long, T.... tomba de deux coups d'épée, & D.... le croyant mort, s'en revint promptement au logis : les chevaux étoient à la chaise, nous y montâmes, & nous partîmes sur le champ.

Je m'étois bien gardée de faire la moindre question à D..... devant les gens ; mais sitôt que nous fûmes seuls, je le priai de me dire où il avoit été ; il ne me fit qu'une réponse vague , & le froid qu'il y mit me fit craindre qu'il n'y eût eu une explication avec T..... ; elle n'auroit pas été à mon avantage ; mais sitôt que nous fûmes sur les terres de France , il m'apprit qu'il avoit reconnu T..... ; qu'il ne m'en avoit rien fait paroître , crainte que je ne m'opposasse à la juste vengeance qu'il méditoit ; qu'en dix minutes il avoit joint T..... ; lui avoit reproché sa perfidie , & l'en avoit puni sur le champ. Pour ne me pas causer d'inquiétude , il avoit différé de me donner cet éclaircissement tant que nous avions couru quelques risques d'être arrêtés.

Nous arrivâmes à Paris sans autres aventures ; nous y touchâmes nos lettres de change , & nous partîmes aussi-tôt après pour A..... Nous y trouvâmes nos parens dans l'impatience de nous

revoir ; ils en furent autant flattés, que surpris de notre fortune immense. Elle nous attira, comme c'est l'usage, les égards de toute la Province ; mais ce qui nous flatta le plus, c'est qu'elle rétablit celle de mon pere, que sa générosité & son goût pour les plaisirs, joint à la négligence & le peu de soin de ma mere, avoient prodigieusement dérangée. Nous eûmes la satisfaction de leur procurer ce petit dédommagement des chagrins & des inquiétudes que nous leur avions causés. Nos nôtres ne furent retardées qu'autant que l'exigerent les cérémonies accoutumées. Il y régnoit une confusion qui la rendoit plus agréable & plus touchante, & le désordre en faisant le plus bel ornement. Tout les honnêtes gens de la ville & des environs nous firent l'honneur d'y assister, excepté Messieurs de Tirauvol, attendu que le pere étoit mort à force de boire, & le fils d'une courbature que lui avoient donnée ses payfans.

F I N.



L'ORIGINE

L' O R I G I N E

D E S

BIJOUX INDISCRETS,

OU NOCRION,

CONTE ALLOBROGE.

GUIGUE VI, Roi des Allobroges(1), surnommé Amançon le Gaillard, parce que en ses dits & propos avoit toujours le mot pour rire, chût dans telle griève & étrange maladie, pour avoir été par trop brusque Soldat de Cupidon, & asservi à Dame Cyprine, que bien que jeune encore, en étoit devenu à bien peu nul, & tout élangoureux, si que angoise doloieuse & rongearde le minoit petit à petit, & faisoit appréhender que ne finât malheureusement bientôt les jours, quelque diligence que Biéatrix sa mere, appelée la Roine Blondine, à cause de la couleur de sa

(1) Les Habitans du Dauphiné.

chevelure, mît à chercher remède. Les Myres (1) & Physiciens (2) assemblés par son ordre, loin par leurs topiques d'y apporter soulagement ; ains au contraire empirerent son mal & soi trouva le Roi si rempli de mërancolie, que rien plus , au moyen de quoi on ne l'avoit vû rire de plus de six mois en çà, lui qui avoit de coutume de gaber (3) à tous venans. Adonc la Roine qui étoit la plus cointe (4) & vertueuse Princeſſe dont oncques l'on eût entendu parler, jouantalors à quitte ou à double, députa vers un ancien Chevalier , le plus ſavant & uſité en l'art de Nigromancie qui fût pour lors vivant , pour ſavoir d'icelui ſe il n'y avoit pas eſpoir de guairiſon.

Le Chevalier Nigroman , après conſultation des aſtres & influances, répondit que jamais ne guariroit le Roi des Allobroges, ſice ne étoit que après

(1) Chirurgiens.

(2) Médecins.

(3) Railler , plaifanter.

(4) Belle , jolie , bien miſe.

avoir été baigné par sept jours en l'eau d'une Fontaine qui étoit vers les marches d'Allobrogie sur une haute montagne, appelée Artiphée, & été ressuyé par sept belles Pucelles nues, il ne se rencontroit par après quelqu'un qui, par menus devis & propos joyeux, ne eût le secret de fondre l'humeur noire du Prince, de lui dilater la ratte & de lui réchauffer le cœur que avoit tant engourdi.

La Roine oyant telle réponse, tomba en grande admiration d'icelle & de la nature du remède, & fit moult beaux préparatifs pour mener son fils à la Fontaine d'Artiphée. Chariots, Chevaux, Mulets, & autres bêtes de somme tiroient équipages commodes & somptueux, & le Roi Guigue, & la Reine Biétrix sa mere, suivoient dans un Char découvert, précédé par Harpeurs, Fluteurs, Jongleurs, Troubadours & Bâteleurs, les plus idoines & experts, pour jongler, gaudir & bâteler le Monarque; mais iceux avoient beau employer gesti-

culations ridicules dans leurs danses & récits; leurs chansons, Laïs virelais & sirvantes (1) destinés à les ébaudir , ne firent que aggraver son ennui & fâcherie.

Enfin après avoir cheminé par plusieurs jours, l'on arriva à la Montagne Artiphée; Amançon baigné dans la Fontaine pendant sept jours, & ressuyé & reschauffé par sept friskes (2) & gentes Pucelles de quinze ans que la Roine mere avoit recouvert avec grand peine & soin, sembla prendre tant de plaisir, dans les mains de ces belles filles, que l'on apperçut quelque mutation en icelui, & que en après les sept bains, les Myres & Physiciens qui le gouvernoient, publierent que le péril en étoit hors, & ne falloit plus que chercher quelque autre moyen propre pour divertir le Monarque de son humeur triste par récit joyeux & qui emportât la piece, puisque les Jon-

(1) Satires.

(2) Jolies , Mignonnes.

gleurs, & toute la gent comique, ne y avoient fait œuvre.

La Roine dans sa détresse, eut encore recours au Chevalier Nigromancien, & lui ayant député un sien Majordome avecprésens de robe & chappels (1) en broderie de orfrois (2), icelui Chevalier instruit que les Pucelles avoient ja un tintinet fait revenir l'eau à la bouche d'Amançon, manda à la Roine, que après avoir feuilleté ses Livres & Grimoires, avoit trouvé que ausdites Pucelles étoit réservé la guairison de son fils, que adonc pour y parvenir, chaqu'une des sept eût à lui narrer une histoire joyeuse & gaillarde, sous promesse que celle qui le faisant rire le plus, en tireroit signe certain de santé, deviendrait Roine des Allobroges, & partageroit son lit royal avec lui.

La réponse venue donna grand ébaïssement à la Roine Mere, & moult de

(1) Chapeau.

(2) Plaque d'argent d'Orfèvrerie.

joyeuseté , & pensément au cœur des Pucelles , qui toutes sept bien Damoïselles étoient , & de extraction noble , chose rare & merveilleuse en ce tems ! Amançon qui les avoit nues examinées sans y trouver suror ni malandre ; ains blanche peau , tetons fermes , belle chûte de reins , fesses rebondies , cuisses rondes , pieds petits , jolis minois , & le reste à l'avenant ; ne étoit mie fâché de la condition imposée par le Nigromancien , puisque dans son pis aller ne pouvoit que tomber de bout : de rire ne manquoit d'envie , ains ne le pouvoit faire , bien que y dressa sa volonté ; du tout adonc se référa au Chevalier , & étant donné terme de trois jours aux Pucelles pour se remembrer (1) leurs histoires ou fabliaux ; enfin le tiers jour venu , la Roine ayant mis dans son devantier sept bulletins , dont sur chacun de iceux étoit inscrit le nom d'une des Pucelles , les fit tirer au sort , pour que aucune ne eût avantage de primauté sur

(1) Rappeller dans la mémoire.

ses compagnes : les six premières tirées réciterent au Roi l'une après l'autre, en présence de la Roine Mère, du Grand Sénéchal & du premier Secrétaire, leur Conte, que icelui écrivoit à fur & à mesure ; mais bien que ils fussent tant plaisans, & remplis d'aventures badines & ridicules, le Roi en fut ému, & n'eut mestier de rire ; or quand ce vint au tour de la dernière Pucelle, laquelle issait de la noble Maison de Italie, appelée Nocrien ; dont portoit le nom, & qui avoit attentivement écouté les six autres, elle vit à trembler comme feuille, & se jettant aux pieds d'Amançon : Sire, dit-elle, toute craintive, je serois prête à vous raconter le fabliau le plus étrange que Jacques ouïstes, & le aurois ja commencé, si ne fut un mot seul qui me arrête. Quel mot, reprit le Roi tout ébahi ? Est-il tant essentiel que ne puissiez vous en passer ? Oui voirement, dit la Pucelle, & la pudeur vergogneuse me enjoint de ne le prononcer ; mais je vous le ordonne, répliqua le Monar-

que. Ah ! Sire, dispensez me en, ou me enseignez un équivaillant, lors je obéirai, car ne suis assez grande clergesse pour cela.

La Roine Blondine présente à la querelle en fut toute rouge de colere ; & comment, sotte, voulez-vous que mon fils le vous dise, s'il ne fait de quoi il se agit ? Vous en avez autant & plus que moi, Madame, ajouta la Pucelle, & le pouvez nommer si vous le voulez, bien est vrai que il est d'autre couleur, & bien plus qualifié : je veux mourir si je y entend rien, dit la Roine, cette fille a l'entendement bestourné (1). Quand est de moi je cuide, si ne me trompe, estre au fait de ceci, repliqua Amançon, en souriant d'un ton malin. Nocrion moult honteuse ne sonna mot ; la Roine en fut toute vermeille, & le Roi continuant son propos : bien, Madame, donnons lui donc un nom, & nous saurons une histoire dont le prélude si fort me intéresse. La Pucelle baissa la vue, & par son silence ayant fait com-

(1) L'esprit renversé.

prendre que il avoit deviné le énigme ,
Biéatrix qui de prime abord avoit été
tant embarrassée que rien plus, s'éclatant
de rire : oh ! Sire , reprit - elle , dites
vous-même le mot si le voulez, il sera
meilleur en votre bouche que en la
nostre , impossible est que de nous puisse
sortir parole si effrontée & audacieuse ;
mais pour autant , ayant égard à pudeur
féminine , adonc servez-vous des ana-
gramme , périphrase , logogriphe , ou
autre moyen duisant , pour que la Pu-
celle puisse satisfaire à votre plaisir &
vous rendre vigueur & santé. Oh ! dit
le Prince , bien facile est la proposition,
mais l'exécution mal aisée : le anagramme
seroit par trop court & intelligible ; la
périphrase par trop longue & confuse ;
& le logogriphe par trop obscur &
embarrassant ; faisons mieux , je sai un
peu les Langues étrangères , voulez-
vous que je lui donne un mon Latin ,
Italien , Espagnol , Allemand ? Je aime-
rois mieux , reprit la Roine , que ce
fusse en langage de Allemagne , per-
sonne de nous ne le entend ; à tant la

Pucelle le prononcera sans rougir , & nous l'oyérons sans qu'il blesse nos pudibondes oreilles. Bien donc gente Pucelle , dit le Roi , sachez que dans le pays des Allemands , ce que ne osez nommer s'appelle *Fotz* , souvenez vous en bien. Commencez adonc votre fabliau , & parlez hardiment ; tanplus il sera gaillard , tant il me fera plaisir : vous , mon Secrétaire , soyez attentif , & ne en perdez un mot.

Adonc Nocrion se estant par la volonté du Roi assise vis-à-vis de lui dans une chaise à dos , parla ainsi à voix haute & claire.

Il y avoit autrefois , Sire , un gentil Chevalier , qui pour sa beauté & sa corporance étoit sans parangon. Pour le bel (1) engin , la forte membrure , nul ne lui étoit comparable ; & n'y étoit d'autre vice en lui que d'avoir petite chevance & richesses à l'avenant. Dans cette situation où icelui étoit sans presque denier ne maille , on publia chez le Roi de Por-

(1) Esprit. Jean de Meung dans son codicile dit : élevons nos engins & nos affections.

tingal un (1) behour & tournois où tous Chevaliers étoient invités, fans que nul pût foi dispenser de y entrer en lice & de tournoyer , si ne vouloit commettre son honneur & passer pour couard & vilain.

Adonc notre Chevalier que on nommoit Amador le gentil, vendit ou mit en gage le petit bien dont légierement & non sans peine se substantoit pour se mettre en route, acheta un destrier (2), print un Escuyer, & fit fourbir son armure, pour qu'elle fût propre à la joute.

Après avoir cheminé pendant cinq jours, Amador & l'Escuyer arrivèrent dans un pré ès environs d'une fontaine de la plus belle eau qu'il fût possible de voir; icelle étoit entourée de pins verts & bien plantés, & formoit maints ruisselets qui arrosoient la tendre herbe; là apperçurent trois jeunes filles de beauté supernaturelle, qui soi lavoient dans la claire fontaine, où

(1) Joute, combat.

(2) Cheval de Bataille.

prenoient leurs ébats & déduits; leurs guimpes, atours, coëffes, ornemens de tête; leurs vêtemens couverts de riches recamures (1) & leurs blanches chemises du plus fin lin, gissoient au pied d'un arbre qui par son ombre touffue les entretenoit à l'abri du Soleil.

Cette vûe aussi inopinée que merveilleuse, occupa quelque tems le Damsel, sans peur du sort malencontreux de ce chasseur qui mué en cerf, fut dévoré à belles dents par les chiens de sa meute; il demeura coi en ces lieux champêtres, ne regardant que avec envie telles beautés livrées sans voiles aucuns à ses regards audacieux, & sur le tout ententivement considéroit leurs blancs tetins les mieux troussés que l'on eût su rencontrer, qui ne avoient moins de puissance de attirer & retenir un si gentil Chevalier, que le aimant le fer, & le ambre le festu; & eussent émus les Hermites même de Thébaïde, au point

(1) Broderies.

de leur faire desirer le dernier point de la félicité amoureuse.

Tandis que Amador retenant son haleine, étoit ainsi regardant ces gentes femmes, l'Escuyer plus atteint du desir de soi emparer de leurs accoutremens, que des beautés de leur déshabillé, sauta jus de son cheval, print leurs habits, les mit en croupe derriere lui, & marcha en avant. Les trois Baigneuses se appercevant, & en même moment Amador, lui en firent leur doléance; le Chevalier plus que outré de l'insolence de son Escuyer, piqua fierement son destrier après lui, & ensuite des aigres remontrances, le contraignit à reporter les hardes & linges où icelui les avoit prins; puis craignant avoir encouru l'inimitié de ces trois Dames, pour les avoir ainsi par trop nuës considéré, ou de estre feru de leurs beautés, sans espoir du guidon de amoureuse mercy, il print congé d'icelles sans mot dire avec non moins de grace que de politesse.

Quand le Chevalier s'en fut parti, ces

trois personnes de beauté plus qu'humaine, puisque elles étoient voirement Fées, se reprochant de n'avoir pas reconnu par quelques dons l'honnêteté d'Amador, le rappellerent : il seroit indague (1) & malhonnestes gentil Damsel, dit la plus âgée, que Fées telles que nous, fussions en reste avec vous, par quoi voulons chacune vous faire un don ; voici le mien : vous serez bien veigné (2) & accueilli de tout un chacun, & sur le tout du beau sexe, pris duquel serez renommé par vos proesses, & par tous lieux où vous paroîtrez, on vous offrira à l'envi chevance & argent, de sorte que ne serez plus jamais en dizette de bien quelqu'oncque. Moi, dit la deuxième Fée, je entend lui faire un présent nouvel, & moult singulier En celui endroit la pucelle soi arrestant rouge comme charbon, & le Roi la jugeant en embarras, si ce est le nom Allemand que vous

(1) Indécent.

(2) Reçu.

avez oublié, il s'appelle, *Fotz*, dit-il, poursuivez. Bien donc, Sire, reprit la fille, la Fée lui dit en riant, je veux que tout *Fotz* que il voudra interroger soit forcé de répondre aux questions que lui fera ce courtois Chevalier.

Ma sœur, ajouta la troisième, votre présent n'est mie complet, je le paracheverai; par ainsi je prétends que, où par imprévu événement le *Fotz* ne pourroit parler, son voisin réponde pour lui.

Amador qui n'avoit jamais vu de Fées & ne cuidoit pas que ces belles Nayades fussent telles, demeura moult estonné de leurs gaillards propos, & pensant que avoient voulu se gaber de lui, les quitta assez brusquement, & rejoignit son Escuyer, auquel récita les dons extraordinaires que il venoit de en recevoir, ains plutôt les railleries que il se persuadoit avoir essuyé d'icelles.

L'Escuyer en faisoit encore de grands éciats de rire, quand un Damp (1) Abbé

(1) Damp vient de Dominus, Dom.

lequel sur sa monture alloit traverser la voie où ils s'entretenoient , ayant choisi (1) le Chevalier, piqua vers icelui, mit pied à terre, & humblement le supplia de recevoir tout ce qui étoit pour alors de sa dépendance. Amador confus ne sçavoit que répondre , quand l'Escuyer lui approchant de l'oreille, par M. Saint Avertin, lui dit-il, le fait n'est mie douteux, ce sont Fées, les dons jà operent. Pour en juger sans point de faute, interrogez le *Fotz* de la jument, ce en est une qui sert de chevauchure à Damp Abbé. Le Chevalier ne fut brin rétif à l'avis; & y ayant regard, *Fotz* de jument, dit-il, apprends-moi où va ton maître; il va, répondit le *Fotz* d'une voix enrouée, mais distincte, voir sa mie, & lui porter l'argent de la sacristie & du revenu de l'Abbaye, pour acheter robes & escoffions.

Damp Abbé, plus que émerveillé de entendre parler sa monture par endroit

(2) Apperçu de loin.

si nouveau , en cuida mourir de frayeur ; il jette habit , bourse , & tout ce qui lui étoit nuisible à soi sauver , prend la fuite à beau pied sans lance , & ne ose jeter un regard sur sa jument que il croit possédée de Luciabel (1) , ou tout au moins de Béalzébut. Amador le appelle envain , il court ; adonc le Chevalier mettant à bas tout scrupule , se empare de la dépouille du Moine , que il prend comme un présent de la premiere Fée.

Après avoir chevauché par monts & par vaux les quatre jours ensuivans , Amador & l'Escuyer arriverent sur le vespre au Chastel d'une jeune , gente & riche veuve , qui ce jour étoit en nombreuse compagnie. Dès l'abord que il parut , tout le monde lui vint au-devant , & à peu ne tint que la veuve & toutes les Dames de sa suite ne se le arracherent ; c'étoit à qui lui feroit plus de blandices & caresses. Le Chevalier fut d'autant mieux content de

(1) Lucifer.

l'accueil , que la Dame Chatelaine étoit frisque (1), gaillarde , & joignoit à beauté non commune esprit presque céleste. Les tables levées , la veuve retenue par la présence d'une sienne tante , qui de peur des esprits , avoit fait dresser une couchette dans sa chambre , fit conduire Amador dans un appartement non moins superbe que entendu ; & il n'y fut pas plutôt entre deux blancs linceuils tout parsemés de rose , que la veuve appelant la plus jeune de ses femmes. Or ça ma mie , lui dit-elle tout bas , allez tenir compagnie au bon Chevalier Amador , qui semble un épervier , tant il est éveillé , gai & mignon , & lui dites que à votre place je irois moi-même , si ce ne est ma tante , dont la présence m'est enhui (2) insupportable & moult incommode.

La fille rouge comme braize , à peine tint que ne obéit point au comman-

(2) Jolie , mignone.

(1) Aujourd'hui.

dement, tant sage étoit & vergogneuse; saintes loix, dit-elle en chemin ! protectrices de mon honneur, éveillez-vous, & regardez le mal qui lui pend à l'oreille, ne permettez que je succombe, & que en faisant le vouloir de Madame, je laisse aussi flétrir le bouton épanouissant, la rose vermeille & la fleur non éclosée de ma virginité, qui me ont fait jusque enhui marcher la tête levée; telle étoit de premier abord la résolution de la suivante, mais n'y persista longuement : ains par le pouvoir forcé de la Fée (faut croire) poursuivit sa route avec une dévotion toute autre que dire ses heures, & si elle fut aise par la suite, pas ne faut, Sire, le requerir; par quoi vint se couler tout bellement dans le lit du Chevalier qui commençoit à soi reposer. Qui va là, dit Amador, se éveillant en sursaut, & sentant quelqu'un se glisser auprès de lui ; ne ayez peur, répondit la Dariolette (1), en lui baissant la

(1) Fille suivante.

main , que elle lui porta dans la suite sur ses tetins : Je appartiens à Madame , qui en sa place me envoie devers vous , de peur que tout seul ne vous ennuyiez cette nuit. On peut bien se imaginer si le Chevalier sentant la douceur & fermeté de peau de la suivante , la reçut mal , ains au contraire la embrassa tant à son avantage & de telle sorte , que il lui fit danser le branle guai où l'on fait les filles , femmes , & expérimenter le mal (que on dit , Sire) qui ne se sent que au premier-assaut de telle forteresse , bien est vrai , dit la chronique de cette histoire véritable , que la voyant dans l'abord un peu fâchée & ébaïe de cette première secousse , fit soudain la seconde charge & plusieurs autres par après , le tout suivant le don de la Fée ; ce qui plut tellement à la Dariolette , que sans plus penser à la cuisante desfloraison , y print si grand goût , que estoit presté à encore à demander que il recommençât , quand Amador en la caressant & lui témoignant vouloir pren-

dre quelque repos, fit signe du doigt au *Forç* de répondre, & lui dit, mon joli ami, apprenez-moi sincèrement de quelle part vous êtes ici venu. Ce est Madame qui le me a commandé, ne pouvant venir elle-même, répondit-il, on vous en a déjà assuré.

La pauvre soubrette émerveillée de se entendre ainsi parler sans ouvrir la bouche, fut si tellement frappée d'effroi, que sortant brusquement du lit se enfuit en chemise dans le cabinet de la Chatelaine sa maîtresse. La Dame qui étoit à se pimpelotter, (1) la voyant ainsi toute hors d'elle, lui demanda la cause du peu de séjour auprès d'Amador : Ah! Madame, répondit en tremblant la fillette, bien est vrai que le Chevalier est gentil & rude joueur, quoiqu'il ait sonné la retraite un peu plutôt que ne aurois voulu, pour l'aise & bien de ce plaisir que ne connoissois encore ; mais il me a sem-

(1) Se faire accommoder pour être pimpante.

blé si doux , que ne savois si ce étoit fantôme ou chose véritable ; en manière que cette effrénée volupté a cuidé chasser l'ame de mon corps pour occuper par trop de place en mon cœur. Cependant le courtois , & presque infatigable Amador a un vice par trop grand & anguilloneux (1). Quel est donc ce vice , foi s'écria la belle veuve ? Ah ! Madame , repliqua la suivante , il a le secret de faire parler les *Fotz* ; ils répondent juste à ses demandes. Quels contes me faites ! reprit la Chatelaine en soi éclafant de rire ; je ne exige pas que me en croyiez sur ma parole , dit la soubrette , mais je le ai entendu de mes deux oreilles : je en jure par M. Saint Guignolet , & serois encore côte à côte du Chevalier , ce ne étoit la frayeur que m'a causé si singulière aventure ; au demeurant , si n'ajoutez foi à moi serment , faites-en vous même épreuve. Allez sotte , dit la Dame d'un ton sévère , allez couchier , nous ver-

(1) Cauteleux , malin.

rons demain ce qui en fera , pour moi je vais me mettre au lit.

Le Chevalier avoit ordonné ses affaires pour partir le lendemain à matin , quand la Dame du Château épreinte de curiosité , mit à profit le sommeil de sa tante , & entra dans la chambre de Amador qui ja étoit levé , pour de lui octroyer encore un jour de résidence , sous prétexte plausible & apparent ; ce que ayant obtenu & le prenant par la main , Seigneur Chevalier , lui dit la veuve , bien que jeune , je ai veu du monde de tout pays & état , qui plus est , je ai beaucoup entendu réciter histoires étranges & merveilleuses ; mais rien ne peut être apparagé (1) au plaisant talent que l'on dit que possédez. En dois-je croire ma fille de chambre ? & que vous a-t-elle dit , ma belle Dame , reprit Amador ? chose du tout incroyable & ridicule , que faites parler les *Foix* quand vous plaît , cela voire-

(1) Comparé.

ment est impossible. Rien n'est pourtant plus véritable, repliqua Amador, avec non moins de douceur que de modestie, si le voulez, en ferez expérience sur l'heure. Certes, dit lors la Chatelaine toute ébaïe, je veux savoir le vrai de ceci, & malgré ce que affirmez sur l'article, je gage bien mon diamant contre cent pièces d'or que jamais ne ferez parler le mien... Je tiens le party, repliqua Amador, & me engage à lui faire dire au moins trois mots, quoique légèrement fatigué de sept, si le pouvez, interrompit la veuve, je le vais préparer à vous donner audience, & reviens dans le moment faire apparoir votre béjaune.

La Chatelaine en achevant, soi retira dans son cabinet; mais le discours de la Dariolette, & le ton ferme du Chevalier ayant mis son esprit ja allarmé en détresse, à tout hazard, & pour ne perdre la gageure, elle se avisa d'une précaution plaisante, mais non moins sage que utile, pour

pour ôter la parole à ce que on vouloit lui faire accroire estre une bouche; & moult contente de la ruse, revint par après toute joyeuse retrouver Amador. Or voyons à présent, dit-elle, beau Chevalier, l'effet de votre pouvoir magique, interrogez à votre aise.... Amador regardant lors la veuve qui tant belle étoit, de sorte que tout ébahi de sa grande beauté, il lui répondit, par ma foy, Madame, mon cœur, mon corps & toute ma chevance est à votre commandement, ne n'est rien qui vous peut plaire, que ne fisse volontiers, tant est doux votre regard & belle contenance..... Il ne est question de doucereux compliment, reprit la Veuve, il se agit de la gageure convenue, nous parlerons en après du reste. Bien donc, repliqua le Chevalier, mettant un genouil bien humblement à terre: Sire *Fotz*, objet de mes plus chers desirs, apprenez moi ce que votre tant belle maîtresse vient de faire dans son cabinet. Amador regardant malignement la Veuve, atten-

doit la réponse , mais au diable si le *Fotz* répondit ; il ne déserra pas seulement les levres , faute de pouvoir prononcer un tant seul mot ; & la question se re-pliqua maintes fois avec aussi peu de succès , malgré les conjurations du Chevalier.

Adonc Amador tout hors de lui , soy arrachoit les cheveux de dépit & de rage , non tant de desplaisir de perdre le party , que le beau don qu'il avoit reçu de la deuxieme Fée. Cependant la Dame riant en par elle & se gauffant , le agaçoit & le vilipandoit , de façon que auroit voulu être mort , quand l'Escuyer caché dans un cabinet ; sortit d'icelui , & voyant que son Maître suoit sang & eau pour le silence du obstiné & du superbe *Fotz* , si que toutes les parties de son corps en furent tant débilitées , qui étoit prêt à se pâmer ; & quoi donc Monseigneur & Maître, lui dit-il , il semble que dans ce moment avez l'entendement tant embrouillé , qu'avez totalement mis en oubli le don des

Fées : ne vous souvient , beau Sire , que la moins âgée d'elles a dit que si , par cas non prévu , le *Fotz* perdoit la parole , son voisin la prendroit pour lui..... ? Ah ! trop féal & secourable ami , se récria lors Amador , en soy jetant au colet de l'Éscuyer , tu merends la vie.... Bien donc , gentil petit voisin , mon bien aimé , apprends-moi pourquoi le *Fotz* ne veux mie me répondre.... Eh ! comment diable parleroit-il , dit lors le voisin , d'une voix claire & haute , il a la bouche pleine de coton ou de leine ; car ce lieu est tant ténébreux , que je n'y vois pas trop clair. En un mot , Madame lui en a tant & tant fouré dans la bouche , qu'il est prêt de en étouffer. Tirez-le de cettui embarras , & verrez comme quoi il bavardera ; je fai bien l'envie qu'il a de parler , ce ne est de hui que nous nous connoissons , il ne fait presque rien , sur-tout en matiere de galanterie , sans mon secours.

Si le Chevalier ne se pouvoit tenir

de aise , la Dame Chatelaine bien ébahie étoit demi-morte , & suffoquée de pudeur & de honte. Ah ! gente Veuve , dit lors Amador toujours à genoux , jouez avec moi à beau jeu sans villenie , arriere tout dol , malengin (1) & supercherie. La Dame se laissant adonc amollir par les doux propos du Damoisel , qui , de amoureuse tristesse , & pour voir sa dame courroucée , répandoit de grosses larmes & en abondance ; & lui ayant octroyé de décotonner lui-même le pauvre muet , il n'eut si tôt recouvert la parole dans les mains du Chevalier , que il parla plus que ne auroit voulu la Veuve , & sans attendre interrogation , adonc apprint d'icelui le gentil Amador , comme quoi amour ce petit archevot avoit en sa faveur subjugué le cœur de la Chatelaine , si que ne aspiroit que à le faire seigneur & maître de son corps & de toutes ses chevances.

Le Chevalier acertené du fait par le

(1) Tromperie.

silence de la Veuve , qui ne nioit les discours du *Fotz* , le print au mot , & la nopce se fit avec moult contentement du babillard qui soy ressentit bien amplement , avec joyeuseté & à bouche que veux-tu , des plaisirs amoureux dont avoit été sevré depuis le veuvage.

Par ainsi Amador , par la faveur si singuliere des trois Fées , en soy mariant avec la Dame du Chatel , eut richesses & bombans (1) à souhait , ainsi que fortune stable & brillante , dont fit part à l'Escuyer , auquel avoit si authentique obligation ; puis avec icelui passa en Portingal , où par adresse & bravoure obtint le prix de la joute : & tant plut aux Dames pendant le peu de séjour que y fit , que ne en partit sans y avoir bâti cinq ou six petits Portingalais.

La Pucelle Nocrion eut à peine finé de narrer son fabliau , que le Roi Amançon lui sauta au col , & à bien peu ne tint qu'il ne alla de vie à trépas par force

(1) De quoi vivre somptueusement.

de rire , puis après avoir ordonné au Secrétaire de écrire ce conte en lettres d'or dans ses archives , se remembrant la gentillesse du corps de la Pucelle , ensemble la grace, naïveté & modestie sans pareille , dont avoit récité l'histoire de Amador le gentil ; outre plus ensuivant la prédiction du sage Nigromancien recouvrant dans le moment la santé ferme , & telle que avoit avant sa maladie , il ne voulut différer ses nopces , par quoi la gente Nocrion , qui , sur tous les biens qui lui pouvoient advenir , ne en désiroit un plus grand que celui-là , & connoissoit combien lui étoit avantageux , fortifiant par blandices, mignardises & caresses permises , l'amour du Roi Amançon , icelui la mena droit au Moustier , (1) d'où après cérémonies en tel cas requises , la conduisit dans le lit royal ; là en après maints baisers préparatifs , plus doux que miel , qui n'étoient proprement baisers , ains appas

(1) Au Temple.

de sucre & canelle ; & avoir sucé le nectar que il cueilloit sur les levres corallines de la Pucelle, il entra enfin dans le palais de Gnide , & eut jouissance avec elle à plusieurs reprises du plaisir le plus cher & le plus exquis que sçau-roit procurer Cupidon & sa Mere , & comment ce Monarque ne les eut-il fait avec satisfaction indicible ? La Pucelle , après le premier assaut soutenu par icelle avec fermeté mêlée de plaintes , moitié dolentes , moitié joyeuses le liant dans ses amoureux bras ? après lui avoir donné maints tours de bec , pigeonnant & folastrant avec la liberté que deux époux peuvent prendre , lui dit : bien , mon Roi, y a-t-il quelque vice en mon corps qui mérite le moindre dédain ? Certes ce tetin ne vous semblera mol , ne l'un trop prochain de l'autre ? Ces bras qui vous serrent sont charnus à suffisance, ces cuisses rondes & fermes ; quand au reste ne y a rien en moi qui ne pût contenter le plus grand des Dieux ; & vous mon tout seul & beſ

ami , à qui je viens de le abandonner , quel plaisir ne en avez receu , & ne en recevrez-vous à volonté.

Enfin , la nouvelle Roine Nocrion fut si bonne maîtresse en subtilité féminine , & sçeut tant bien allécher Amançon par paroles lascivement honnêtes , baisers pudiques & mignards , & embrassemens excitatifs , que depuis en ça , le Monarque l'aima à toujours & en eut belle & nombreuse lignée , icelle régna longues années sur le trône des Allobroges , & ne print fin comme récitent les Histoires , que par la mort du fils Dauphin , d'un certain *Humbert* , qui fit présent de son Royaume au Monarque lors régnant dans les Gaules.

F I N.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

U

